QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 331 | 15 Octobre 1910 | LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS

La Révolution portugaise et le Merveilleux

L'Europe a eu les yeux fixés pendant huit jours sur l'étroite langue de terre que forme le Portugal, à l'extrémité de sa carte et de la péninsule ibérique, et sur ce palais des Necessidades qu'ont un instant caché la fumée et les flammes du bombardement.

Palais des Malheurs (Necessidades) le bien nommé, qui vit mourir, en 1853, cette reine de tribulations, donna Maria da Gloria, femme de Ferdinand de Cobourg; en 1859, la reine Stéphanie; en 1861, dom Pedro V et les princes Ferdinand et Jean.

Aussi, en 1861, et le jour même de Noël, les magistrats de Lisbonne envoyèrent-ils une députation au jeune roi Louis Ier, pour le supplier de quitter ce palais fatal. Le roi y consentit et fut escorté la même nuit au palais de Caxias par des milliers de personnes portant des torches. Une allégresse loyaliste emplissait les cœurs.

Dom Carlos Ier revint au « Palais des Malheurs » et en fit sa résidence à Lisbonne. On se rappelle assez sa fin terrible. Son jeune fils, qui avait reçu le nom de Manuel pour évoquer la bonne chance de Manuel Ier « le Fortuné », sous le règne duquel le Portugal atteignit son plus haut point de prospérité et de gloire, son fils en est chassé par les boulets de ses propres navires.

D'où vient ce mauvais sort acharné sur les hôtes des Necessidades? Y a-t-il, en vérité, des lieux psychiquement contaminés et malsains? Ce « palacio real » est d'origine récente, construit au milieu du XVIIIe siècle, par le roi Jean V, qui fit aussi bâtir le magnifique couvent de Mafra. Mais il occupe l'emplacement de l'ancienne ermida de Nossa Senhora das Necessidades, Notre-Dame des Douleurs, dont on vint implorer pendant des siècles l'image miraculeuse. Une sorte de sacrilège est mêlé aux fondements de cette maison royale.

Et cependant ce palais au nom sinistre est fort agréable à voir avec son vaste parc, sa fontaine, son obélisque, ses fleurs, ses arbres, ses eaux nombreuses et chantantes. Bien des Français y sont entrés avec émotion, sachant qu'après les splendeurs imposantes de l'accès, les hallebardiers rouge et or, les laquais chamarrés, culottés de cachemire des Indes, ils allaient trouver l'accueil simple et bon de cette noble reine qui est Fille de France.

* *

Je ne pense pas que sur la reine Amélie les révolutionnaires mêmes, qui redoutaient sa fermeté, puissent dire un mot qui n'ait la nuance de l'admiration et la forme de l'hommage. C'est une artiste, peintre de talent, musicienne consommée. Sa culture littéraire est considérable; elle a particulièrement étudié l'histoire, et elle possède à un haut degré cet esprit politique si fréquent chez les femmes de la Maison d'Orléans.

Mais surtout la reine est admirablement charitable. Le Portugal lui doit de nombreux établissements d'assistance : les dispensaires antituberculeux de Carcavellos et d'Outao, le dispensaire des enfants pauvres, fondé sur ses propres ressources, près du palais des Nécessidades, etc. Elle n'a pas donné aux malheureux que son or, cet or devenu un peu rare à la cour autrefois si fastueuse de Lisbonne : elle a donné ses soins, ses veilles, son effort physique et cérébral, ayant étudié la médecine pour mieux soigner les pauvres au point de rivaliser de compétence avec les médecins professionnels. On l'a vue, pendant les épidémies de choléra, en blouse d'infirmière, circuler pendant des heures au milieu des malades.

Ecuyère intrépide, rompue à tous les sports, on raconte d'Elle les plus beaux traits de courage.

Peu de temps après son arrivée à Lisbonne, se promenant en canot dans la baie de Cascaes, Amélie, alors Princesse royale, vit chavirer non loin d'elle un petit bateau conduit par un vieux pêcheur qu'une lame venait de précipiter dans la mer. Sans hésiter, la Princesse se jeta à l'eau, nagea vigoureusement et fut assez heureuse pour sauver le naufragé. Elle le ramena au

rivage et s'esquiva toute confuse de l'ovation chaleureuse qu'on lui faisait.

*
* *

Cette noble reine qu'ont frappée des deuils si terribles, comme si Dieu avait voulu mesurer l'épreuve à sa vaillance, en avait été avertie. Plusieurs journaux ont rappelé une curieuse anecdote.

La reine était en villégiature — il y a bien des années — chez sa sœur la duchesse d'Aoste, au château de Capodimonte, et elle se plaisait à visiter les quartiers pauvres de Naples où sa générosité l'avait rendue populaire. Elle ne redoutait pas même les plus bas quartiers, infects mais si pittoresques, où coule au milieu des rues un ruisseau noir et fétide, où l'odeur d'huile rance des fritures se mêle aux exhalaisons des fromages et du lard corrompu à l'étalage des charcutiers. Tel le quartier Mercato, où Corradin de Suède eut la tête tranchée et où Masaniello agita son bonnet rouge de pêcheur comme drapeau de la révolte.

Quand on reconnaissait la reine, grande et majestueuse, marchant de son pas agile et ferme, c'était une rumeur à peine contenue par le respect : « La regina de Portugallo !... » Cela veut dire la reine des oranges en dialecte napolitain; les oranges s'y nomment des portugaises comme chez nous les huîtres.

Un jour, une vieille bohémienne l'abordant sans cérémonie, lui dit :

— Belle comme vous êtes, avec vos lèvres rouges, c'est plutôt la reine des fraises qu'on devrait vous appeler... Laisse-moi lire dans ta main, Majesté.

La reine, en souriant, ôta son gant. La sibylle pencha son front chenu sur la fine et ferme main royale et en examina attentivement les lignes. Mais soudain elle fit un geste d'effroi et de stupeur, regarda la reine avec des yeux pleins de larmes et s'enfuit. La reine ne chercha pas à dissimuler son trouble.

Elle crut plus tard — sa foi de chrétienne éclairée ne s'y opposait pas, car n'est-il pas dit dans le livre de Job que Dieu a tracé la destinée de l'homme dans sa main? Joseph de Maistre s'est arrêté avec curiosité à ce verset biblique; — elle crut que la gitane avait prévu le drame affreux de la place du Commerce, en février 1908, où la reine, dressée dans le landau ensanglanté, couvrait ses fils de son corps et frappait l'assassin au visage avec le bouquet qu'elle tenait à la main.

Peut-être avait-elle vu d'autres malheurs encore, le détrônement et la fuite et tous ces deuils qui faisaient dire à Chateaubriand : —Le monde s'est étonné qu'il y eût tant de larmes dans les yeux des reines!

GEORGE MALET.

Le Spiritisme en Chine

Elle est assise au haut d'un arbre hérissé d'épines. Tout autour d'elle captivée par ses séductions, grouille une foule en rut qu'une mégère dépouille de ses vêtements Hideux de passion bestiale, les malheureux ne paraissent pas s'inquiéter du froid intense qui bleuit leurs chairs. Ils ne vivent que pour la luxure. Tout leur être est tendu vers la femme convoitée. Ils se ruent à l'assaut, se pressent contre l'arbre qui porte la déesse et s'immolent d'eux-mêmes sur ses épines qui les transpercent, tant et en si grand nombre qu'un démon prévoyant est fort occupé à arracher ces grappes humaines dont le sang est exprimé sur le tronc infâme, pour les jeter dans un fleuve gluant qui coule, visqueux, non loin de là et va se perdre dans la nuit.

Que ne feraient les Chinois pour conjurer ces monstres, éviter leurs embûches, échapper à leur damnation! Ils en ont une telle frayeur qu'ils tremblent à l'idée même de prononcer leur nom, et cette terreur se conçoit aisément quand on songe que les pauvres gens croient réellement à la réalité de ces supplices. Il leur semble que les démons, sans cesse en quête d'une victime, soient attirés par le seul fait que leur nom est proféré dans une conversation, si banale qu'elle soit, et, pour rien au monde, ils ne voudraient les avoir suscités.

Comme les esprits sont mus par des sentiments exactement semblables aux sentiments humains, il y a, quand ils s'acharnent sur une personne vivante, deux moyens de les conjurer : la prière ou la menace.

Seules, certaines personnes, douées d'un pouvoir surnaturel, peuvent leur en imposer, les effrayer, les tenir en respect et même les mettre en déroute. Ces êtres privilégiés ne sont pas, comme on pourrait le croire, des prêtres, mais bien de simples gens du peuple, individus à la vérité quelque peu étranges, dont les allures bizarres révèlent une communion habituelle avec un génie.

Ces personnages ont le regard égaré, la figure émaciée, la voix rauque : ce sont des sorciers.

Pour quelque menue monnaie, ils consentent à se mettre en communication avec la puissance occulte qui leur est familière et au milieu d'une mise en scène extravagante, que les plus sceptiques, gagnés par l'effroi, regardent sans rire, ils chassent le démon.

Leur intervention est surtout recherchée dans le cas où une maladie résiste aux traitements des médecins. D'après les croyances populaires, une des facultés des esprits malins consiste à se glisser sournoisement dans les corps des êtres vivants, pour y causer des désordres, provoquer des maladies, susciter des malheurs et mettre en péril la vie même de leurs victimes. Chaque maladie a son démon! La langueur, l'anémie, les pâles couleurs sont dues à des gnômes, qui ont ouvert les pores de la peau pour faire fuir par degrés la chaleur vitale. La fièvre est apportée des régions souterraines par un farfadet qui souffle, dans la tête du malade, un des tisons soustraits au foyer infernal. Il n'y a pas jusqu'aux maladies contagieuses et épidémiques, comme la variole, le choléra, la peste, qui ne soient attribuées à la malignité des démons. En un mot, l'état de maladie, c'est la possession par l'esprit du mal.

En vertu du pouvoir que lui confère le génie bienfaisant dont il est animé, le sorcier va droit au mal et l'exorcise.

L'opération spiritiste se fait toujours de nuit, afin qu'on soit certain d'être en présence de l'esprit maudit, dont les ténèbres favorisent l'action délétère. C'est dans sa toute-puissance même qu'il faut le frapper.

Le sorcier, bizarrement accoutré, la tête surmontée d'un

bonnet pointu, la figure maquillée de manière à lui donner une expression effrayante, les sourcils allongés et relevés vers les tempes, les lèvres cerclées de lignes blanches et noires, pénètre dans la demeure où il a été convié et prend place dans une antichambre voisine du malade. Il s'assied tout d'abord devant une petite table recouverte d'un tapis d'autel, sur laquelle brûlent deux bougies et où fume un brûle-parfums. Il demeure un instant pensif; mais il ne tarde pas à s'agiter, comme la Pythie sur son trépied. Bientôt ses mouvements s'accentuent, il se meut comme s'il galopait sur un cheval fougueux : il fait des bonds désordonnés que rythment, pour ainsi dire, des exclamations rauques et gutturales. Sa poitrine est oppressée, ses yeux s'enflamment, on voit croître en lui une émotion intense : c'est le génie qui vient.

(La Revue) (A suivre) PAUL D'ENJOY.

Le Magasin hanté de Nantes

Pas de maison hantée, mais un enfant malade

La grosse émotion, la grande curiosité qui avaient attiré autour de la cordonnerie de la rue Copernic une forte affluence de curieux avides de spectacles inédits, sont enfin calmés; le service d'ordre que la police avait été contrainte d'établir hier à cet endroit, n'a pas eu à intervenir aujourd'hui.

C'est que, de toutes parts, on a appris que les phénomènes extraordinaires qui, depuis plusieurs jours, se manifestaient, avaient subitement disparu avec le jeune Marcel Séguin.

Ce dernier, pour échapper à la curiosité de tous, avait, dès hier, été éloigné de chez lui, et, dans l'après-midi, examiné par des gens compétents.

Il est résulté de cet examen que l'enfant est un névrosé, atteint tout simplement d'un curieux cas de morbidité nerveuse.

A son âge, c'est-à-dire à l'époque où se manifestent les premiers indices de la puberté, il arrive fréquemment que des cas semblables se produisent, ce qu'on convient d'appeler chez les jeunes femmes des crises d'hystérie.

On se trouvait donc, dans la circonstance, en présence d'enfant fatigué, malade, névrosé, qui, sous une influence nerveuse et maligne aussi, saisissait des objets à portée de sa main, au moment où on ne l'observait pas pour les jeter à terre. Ces actes, d'ailleurs, pouvaient fort bien être accomplis inconsciemment par simple auto-suggestion, mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'enfant a avoué lui-même avoir lancé différentes choses volontairement.

Quoi de plus naturel? Quel est l'enfant qui, voyant qu'on s'intéresse à lui, que plusieurs centaines de personnes épient ses faits et gestes, ne se permettrait pas ces facéties pour se rendre intéressant, surtout s'il se trouve dans un état d'agitation nerveuse extrême?

En tous cas, comme nous le voyons fort bien, il y a loin des observations faites là, qui ne sont pas ordinaires évidemment, mais qui sont expliquées, aux bruits d'une maison hantée par les esprits et troublée par le diable...

L'imagination populaire s'est vivement, très vivement frappée même de faits mal rapportés, grossis, dénaturés et colportés de bouche en bouche et elle s'en est d'autant plus inquiétée qu'on avait fait intervenir les sorciers, les tireuses de cartes, qu'on était, même, à la dérobée, allé chercher de l'eau bénite à Saint-Nicolas, afin de chasser les diables malfaisants! La simple présence de gens compétents et observateurs démontra bientôt que tout le mal venait d'un enfant malade qui agissait spontanément et la plupart du temps inconsciemment.

Que de bruits donc pour pas grand'chose!

Qu'on se rassure et qu'on n'attache pas une autre importance à ces faits qui sont très naturels, mais semblent surnaturels parce qu'ils se produisent assez rarement; de maison hantée, il n'en est pas. Il n'y a dans la rue Copernic qu'une cordonnerie où un enfant malade s'est livré à des petits exercices de « prestidigitation » ou de lancement d'objets sous l'influence de ses nerfs!

Le jeune Séguin est venu ce matin au « Populaire ». Il nous a affirmé être maintenant très calme. Il a passé une nuit tout à fait tranquille. Après un régime réconfortant et quelques douches bienfaisantes pour son système nerveux, il reviendra tranquillement près de ses parents.

En attendant son retour, les habitués de la cordonnerie peuvent être tranquilles, ils ne sentiront pas les esprits leur chatouiller la plante des pieds dans les souliers qui viendront d'y être réparés! (Le Populaire de Nantes.)

Ce qui existe en réalité

Lorsque, dans un groupe de personnes, les hasards de la conversation amènent à parler des maisons hantées, c'est-à-dire, n'est-ce pas, de ces maisons où l'on entend des bruits étranges (soupirs, sarabande de vaisselle, chambardement du mobilier, etc., etc.), immédiatement, vous pouvez observer que le groupe de causeurs se divise en deux camps. Dans l'un, on ricane et, aussitôt, les anecdotes vont leur train, où un joyeux et solide compagnon qui, lui, « n'y croit pas », « aux esprits », a dûment rossé ou criblé du plomb d'un très matériel fusil le dos du fumiste ou du malfaiteur hanteur de l'immeuble. Dans l'autre, on se fâche tout rouge d'un si grossier scepticisme, et ce sont alors des histoires merveilleuses à faire tressaillir les concierges.

La vérité est qu'il n'y a pas que des maisons hantées par des fumistes ou des roublards ayant intérêt à déprécier un immeuble, pas plus qu'il n'existe, d'ailleurs, des maisons de contes de fées. On a observé, et dans des conditions de certitude absolue, nombre de fois, des phénomènes étranges qui ont lieu dans des fermes ou d'autres demeures, et l'on est actuellement tout à fait fixé aujourd'hui, tant sur la nature des phénomènes que sur leur cause.

Une bonne observation a été faite à la ferme de la Constantinie par le docteur Maxwell, substitut du procureur général à Paris, dans les environs de Bordeaux.

Le cas est extrêmement classique. De même que, dans la maison du docteur Fox, berceau du spiritisme, on entendait dans la ferme de la Constantinie des coups frappés par une main invisible, des bris de

vaisselle — laquelle descendait du vaisselier et des armoires, devant les yeux épouvantés des assistants; — les meubles circulaient, mus par des forces invisibles ; même le feu prit à la maison, sans cause apparente.

Tout cessa quand Marie Pascarel, la petite servante, âgée de dix-sept ans, chétive, à la puberté retardée, sœur de somnambule et d'une famille de gens extravagants, eut quitté la maison.

Et tel est le schéma d'une maison hantée. Des phénomènes — toujours les mêmes — et la présence d'un névropathe, en général une jeune fille, plus rarement un jeune garçon, dont la présence est intimement liée aux phénomènes.

Jules Bois, dans son beau livre, le *Miracle moderne*, apporte une autre observation de maison hantée très intéressante. Il s'agit d'une ferme de « Vendée », à Mouilleron-en-Pareds.

Les époux Perrin, qui exploitaient la ferme avec deux domestiques — la jeune Marie Thibaud, seize ans, et Henri Dumont, dix-huit ans — remarquèrent des bruits et des bouleversements dans leur maison. Les cadres accrochés aux murs tombaient seuls sans se briser, des objets renfermés à clé dans un meuble se retrouvaient dans un autre meuble, les meubles étaient bouleversés, le linge sortait des armoires, le bétail était détaché, les barriques de vin ouvertes.

La petite servante s'en va dans sa famille, tout cesse ; elle revient, tout recommence, et le feu prend par trois fois en deux jours au pailler. Le jeune H. Dumont (tout le personnel de la ferme couchait dans la même chambre) voit sortir des draps de l'armoire, par le haut, sans que l'armoire — hermétiquement fermée de toute part — fût ouverte. Il retrouve ses effets, enfermés à clé dans un buffet parfaitement clos, dans un tas de foin. Des souliers, mis solidement sur la cheminée, tombent par trois fois, chaque fois remis à leur place. Les lits, les tables chavirent ; les bêtes se détachent quand la jeune fille va traire les vaches, même celles placées à plusieurs mètres de celle-ci.

Un visiteur, M. B. Poupin, en entrant dans la maison, voit se détacher les poids de l'horloge ; l'un tombe à son côté, l'autre s'abat sur la table ; le lit se renverse. M. Poupin va porter les poids dans le jardin ; quelques minutes après, l'un d'eux revient par le tuyau de la cheminée et tombe dans le chaudron. Etc., etc.

Tout cela se passait à cause de la petite Marie Thibaud, tout à fait inconsciente, très bonne catholique — ajoute M. Jules Bois. On la mit à la porte, et tout cessa.

On voit donc par ces exemples, et beaucoup d'autres, d'ailleurs, que les phénomènes des maisons hantées sont dus toujours à la présence d'une personne.

Souvent, les phénomènes observés sont beaucoup moins impressionnants que ceux qui précèdent. Le docteur Grasset rapporte un cas très bien étudié, dans lequel il apparut nettement que le mouvement des objets, le chambardement des meubles, etc., étaient très naturellement provoqués, quoique tout à fait inconsciemment, par une petite hystérique qui frappait partout à coups de poing, jetait à terre la vaisselle très habilement quand elle n'était pas surveillée. Néanmoins, conclut le savant professeur, un fait intéressant demeure acquis de ce cas : c'est la constatation d'une nouvelle manifestation de l'esprit malicieux de mystification et de ce besoin de se mettre en évidence si caractéristique de l'hystérie.

On voit donc que, dans une maison hantée, hors des cas où des roublards, spéculant sur la simplicité humaine, veulent déprécier un immeuble dans un but intéressé, ou encore des cas de simple fumisterie, il existe réellement des maisons hantées.

Mais, ici, rien des esprits, des larves, des élémentaires ou élémentals et autres balivernes des spirites et occultistes ; rien que des phénomènes nerveux, dont le siège est l'organisme d'une jeune personne, inconsciente et irresponsable.

Cela est particulièrement évident pour les manifestations directes provoquées malicieusement par le malade : jets d'objets, coups frappés, etc., à la dérobée.

Pour les autres phénomènes, tous se ramènent, en fin de compte, à des déplacements d'objets sans contact. Ceux-ci sont des phénomènes étudiés, admis et catalogués, connus sous le nom de télékinésie, dus à une force nerveuse qui se développe anormalement dans des cas très rares dans certains organismes de névropathes. A cet égard, le plus célèbre cas connu est celui d'Eusapia Paladino, le fameux médium napolitain, étudié par Lombroso, Richet, Maxwell, Flammarion, de Rochas, Ochorowicz et, d'une façon générale, par les plus grands savants du monde. Cette simple Napolitaine fait remuer les meubles à distance, léviter une table sans contact, basculer un pèse-lettre sans y toucher, balader un guéridon ou une guitare dans la chambre, etc. ; tous phénomènes caractéristiques des vraies maisons hantées.

M. J. Ochorowicz vient d'étudier d'une façon particulièrement précise ces phénomènes de télékinésie avec Mlle Tomzick, qui annonce à l'avance les phénomènes qu'elle provoque, ce qui permet une observation sûre.

En résumé, dans une maison dite hantée, phénomènes d'hystérie et de télékinésie, provoqués par un névropathe. Rien des esprits, rien d'occulte, de diabolique.

Il semble bien que l'immeuble de la rue Copernic appartient à cette catégorie.

Nous avons visité la boutique où se passèrent les prestiges qui défrayent en ce moment la curiosité nantaise. La première des choses que nous avons demandée, c'est s'il n'y avait pas quelque jeune personne parmi le personnel de la boutique. Il y avait un en-

fant, un petit garçon. Quand nous l'avons vu, nous avons tout de suite été fixé. Le faciès hagard, les tics nerveux, l'état de pâleur maladive de l'enfant nous ont montré que nous avions affaire à un petit névropathe.

L'ayant attentivement surveillé, nous l'avons surpris envoyer de sa main sur la tête de sa mère un coquetier, une lèchefrite, et faire voltiger divers morceaux de cuir. Il se croyait à l'abri des regards indiscrets. Nous l'avons fait placer auprès de nous, sous nos yeux; pendant le temps qu'il y resta, il ne se passa rien.

Voilà donc établi le premier ordre des phénomènes classiques de la maison hantée, ces phénomènes directs dus à la malignité hystériforme d'un enfant. Les autres, les mouvements sans contact, auraient besoin d'être constatés soigneusement à nouveau, bien qu'ils paraissent bien s'être produits. Il n'y a là que de la télékinésie. Cet enfant est un névropathe et les phénomènes ont cessé depuis qu'il a quitté la boutique.

Ils ont coïncidé avec une crise nerveuse qui aurait été exaltée.

J'ai conseillé aux parents de mettre leur enfant entre les mains d'un spécialiste des maladies nerveuses, et je crois qu'ils l'ont fait.

Donc, en ce qui concerne la rue Copernic, rien que des phénomènes nerveux, relevant de la pathologie, provoqués par un petit malade.

Et tout cela est absolument étranger au spiritisme, à l'occultisme, qui sont des religions tout à fait en dehors du domaine des faits et de la science, aussi bien qu'à l'art des prestidigitateurs et des hypnotiseurs de foires, qui ne se font pas faute, vous le pensez bien, d'exploiter des cas dans le genre de celui de la rue Copernic, se faisant ainsi, et sans trop de discrétion, une excellente réclame.

P. ANTOINE,
Licencié ès-sciences naturelles de la Sorbonne.

LE MIRACLE BISANNUEL DE SAINT JANVIER

IL S'EST ACCOMPLI AVEC UN SÉRIEUX RETARD

Rome, 5 octobre, (de notre correspondant particulier). — *Je vous avais annoncé que le miracle de saint Janvier ne s'était pas accompli cette année à la date ordinaire. Et à cette irrégularité on avait attribué les malheurs qui frappèrent l'Italie et divers peuples, enfin le saint s'est décidé. Plus de 50.000 personnes se pressaient, dans la cathédrale de Naples, pour assister au spectacle bisannuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier.*

En première ligne, dans la chapelle du Trésor, un groupe de femmes, que la tradition prétend descendantes du saint, récitaient des litanies, dans un brouhaha assourdissant. Quand, à neuf heures précises, Mgr Luigi Caracciolo sortit de la bourse de soie et d'or les clés du reliquaire où sont enfermés le buste de saint Janvier et l'ampoule contenant le sang, les chanoines constatent qu'il est coagulé.

De ses mains tremblantes, le prélat soulève la précieuse relique et la montre au public. Les prières éclatent.

Mais dix, vingt minutes s'écoulent. Le public se désole ; invocations et imprécations se mêlent. Le temps passe, le tapage augmente.

Enfin, à dix heures moins quelques secondes, le miracle s'accomplit !

Mgr Caracciolo tend l'ampoule vers le public, et la scène devient indescriptible. Hurlements de joie, trépignements, gesticulations ! Les fidèles semblent pris de folie ; les uns pleurent, les autres prient ; la populace envahit le dôme, pendant que le canon tonne, au château Saint-Elme, pour annoncer la bonne nouvelle.

Jamais peut-être le phénomène n'avait été attendu avec autant d'angoisse qu'aujourd'hui.

LA RENTRÉE DES CHAMBRES ET LE MERVEILLEUX

Le Triomphe actuel d'Aristide Briand est prophétisé

LA DESTINÉE DE M. BRIAND

La rentrée des Chambres s'annonce orageuse. M. Briand va certainement être vivement attaqué. Succombera-t-il dans la lutte? Ou sa merveilleuse parole, aidée par la chance dont il paraît être le benjamin, arrivera-t-elle à le faire triompher de ses ennemis? Gardera-t-il le pouvoir? Arrivera-t-il un jour à être plus haut encore qu'il n'est aujourd'hui?

C'est ce que je suis allée demander aux voyantes amies de l'*Echo*.

Chez Mme Ary

Au fond d'une cour, faubourg Saint-Denis, un petit salon tout fleuri. C'est là que prophétise Mme Ary (la sorcière d'amour).

— Oh ! proteste-t-elle à l'énoncé du but de ma visite, de la politique !... Comme c'est ennuyeux !

— Supposez que je sois M. Briand ! Je vais tirer les cartes, vous les interpréterez.

Trop aimable pour oser refuser, Mme Ary, docilement, me présente le jeu de tarots.

— Coupez deux fois, et donnez-moi quinze cartes.

— Je vois, dit-elle, un passage difficile... des craintes. Pourtant, le Soleil guide le président du Conseil, et il triomphera de ses ennemis... Mais cette haute destinée sera, beaucoup plus tard, *brisée par un accident...*

Je vois encore la réalisation d'un mariage qui ne se fera pas sans difficultés.

Chez Mme Dême

En plein cœur de Paris, rue Caumartin, se trouve Mme Dême, la merveilleuse voyante aux épingles.

Depuis fort longtemps Mme Dême est sujette aux visions. Celles-ci s'imposent à son attention, souvent spontanément ; mais quand elle veut les provoquer, elle a recours aux pointes d'acier.

De nouveau, je redeviens M. Briand, je prends dans mes mains treize épingles, dont plusieurs sont bizarrement recourbées, je les secoue trois fois, puis les laisse tomber sur le tapis de la table.

Mme Dême prophétise :

« Changement de ministère à la rentrée des Chambres. Grande mêlée. Débat extraordinaire. M. Briand sera obligé de donner sa démission.

« Plus tard, il reviendra au pouvoir et sera président de la République,

« Je vois, à ce sujet, *un accident grave pour M. Fallières... après un banquet* et avant la fin de son septenat.

« Autour de M. Briand, je vois encore des histoires graves de femmes. Il y a beaucoup de jalousie ambitieuse. Je crains du *tragique*, et je vois un *mariage reculé*.

Les épingles ont parlé.

Chez Mme Dérégnancourt

C'est près de la gare Montparnasse, que les Esprits (?) de Mme Dérégnancourt se tiennent à la disposition des humains, toujours prêts à leur donner l'avertissement ou le conseil nécessaire à leur bonheur.

Depuis un an, j'ai tenté des expériences avec ce médium, et je suis forcée de reconnaître qu'elle m'a fait des *prédictions d'avenir indéniables*.

A propos des événements de Portugal, j'ai reçu, le 14 septembre, une lettre de Mme Dérégnancourt me prédisant : *Changement de gouvernement d'un pays voisin de la France*.

J'ai gardé cette lettre, ainsi que l'enveloppe dont le cachet porte la date *14 septembre 1910*.

Voyons ce que les Esprits voudront nous dire sur M. Briand.

A ma demande, automatiquement la main de Mme Dérégnancourt trace des lettres, dont elle me traduit le sens :

« *Cet homme a une brillante destinée.*

« *Il sera le premier de la République française.*

« *Puissance superbe qui lui donnera sujets de gloire.*

« *Rudes difficultés du côté des maîtres de la grève. Il défendra énergiquement, sans faiblesse, la liberté du travail.*

« *Union républicaine sur son nom.*

« *Mariage avec une femme aimée et contestations autour de cet évènement.*

« *Son heureux destin sera pourtant atteint sérieusement dans quelques années, mais il s'en relèvera.* »

Chez Mlle Edmée

Tout près de l'Elysée, on évoque les Esprits (!) J'avais assisté dernièrement dans cette maison à de très amusantes expériences de oui-ja ; les réponses obtenues avaient été originales, imprévues, et bien que je ne connaisse pas du tout l'entité qui se manifestait, elle paraissait fort au courant de ma personne et me donna, par l'astrologie, de très curieux aperçus d'avenir.

Je demandai donc à Mlle Edmée, qui est le médium, de bien vouloir demander aux Esprits (?), par l'intermédiaire de la planchette, ce que serait l'avenir de M. Briand.

Au bout d'un instant, le oui-ja indique rapidement des lettres, et nous obtenons ceci :

« Changement de ministère. — Mort d'un chef du gouvernement en France, pendant l'année parlementaire. — Grand scandale autour de M. Briand. — Grands bouleversements dans les milieux politiques et à la présidence .

« Complots. — Les chefs (?) sont attaqués très vivement. »



M. BRIAND

— Briand tombera-t-il?

— « Pas encore ; seulement... après le grand chef. Il doit avoir une haute destinée avec des traverses de cœur.

Chez Mme Henry

Une lumière *merveilleuse*, paraît-il, provenant d'une chandelle bénie suivant certains rites, éclaire le modeste logement que la sorcière du Mont-Venthoux occupe boulevard de Clichy. C'est dans cette flamme que la voyante lira le destin de M. Briand.

« Le président du Conseil, me dit-elle, n'est pas actuellement dans une *période heureuse*. Je vois autour de lui, en politique, de nombreuses trahisons... Grand débat à la Chambre... Il me semble que le ministre de l'Intérieur aura le dessus.

« Je vois qu'un mariage le concernant ne se fera qu'avec un grand retard.

« M. Briand fera un *très grand, très long voyage*. Je

vois pendant cette période *un deuil* pour lui ; deuil de famille ou d'ami, mais cette mort lui apportera une très grosse fortune.

« C'est après ce voyage et ce deuil que le mariage se fera.

« M. Briand est un homme subtil. Comme le chat guette la souris, il saura attendre l'heure pour reprendre un rôle brillant dans la direction de notre pays. »

Chez Mme Kaville

Mme Kaville est là doyenne des voyantes de l'*Echo*, et sa réputation de cartomancienne a fait quelque bruit de par le monde.

Avec son amabilité coutumière, Mme Kaville veut bien interroger les tarots des Anciens Mages sur le sort de M. Briand.

« Le président des ministres, me dit-elle, arrivera à la plus haute position qu'il peut désirer. Voyez : *Ganymède versant le nectar aux dieux.*

« Voici maintenant : *Cadmus venant prévenir le roi que l'île de Rhodes va être dévastée par les serpents*, ce qui veut dire que M. Briand se trouvera mêlé à une affaire très difficultueuse, mais qu'il en sortira vainqueur, grâce à l'aide d'un homme au-dessous de lui.

« Je vois encore une grave maladie pour le consultant ; mais il se rétablira.

« Pourtant, dans quelques années, chute de situation par sa faute (*Phaëton conduisant le char du Soleil*).

Chez Mme Lorenza

Mme Lorenza me fait tirer 21 cartes, les dispose en demi-cercle, puis interprète :

« Malgré le grand débat lors de la rentrée des Chambres, je ne crois pas que M. Briand soit battu. Pourtant les jalousies sont nombreuses autour de lui.

« Je vois un mariage pour lui, avec une personne qui ne me paraît pas être une jeune fille. *Avant ce mariage*, il y a *une mort* (Prédiction déjà faite par Mme Henry).

« Cette union, d'abord heureuse, lui causera plus tard bien de graves préoccupations, un accident, peut-être.

« Au point de vue ambition, réussite complète.

« M. Briand sera un jour président de la République, mais je ne pense pas qu'il soit le successeur direct de M. Fallières.

— Par vos cartes spéciales, ne pourriez-vous me dire, Madame, quand se fera le mariage dont vous m'avez parlé.

Mme Lorenza prend des cartes chiffrées, fait un rapide calcul, et me dit :

— Dans treize mois exactement.

Chez Mme Marceau

Mme Marceau met sa foi particulièrement en la chiromancie. Pour prédire sûrement les grands événements d'une vie, rien ne vaut, dit-elle, l'étude des lignes de la main.

Pourtant, dans ses tarots, elle voit des choses souvent fort intéressantes, et je sais que, par eux, elle me fit connaître quelques semaines à l'avance le résultat d'un voyage d'affaires que j'allais entreprendre, et une mort imprévue que j'apprendrais au cours de ce voyage.

« Le jeu est très compliqué, me dit Mme Marceau ; il va certainement y avoir un très grand débat à la rentrée des Chambres.

« M. Briand est influencé par *Mercure* et *Jupiter* ; c'est un homme de grande volonté, et doué de beaucoup de perspicacité.

« *Je ne crois pas qu'il soit battu à la rentrée.*

« Je lui vois de grandes chances pour devenir le *premier citoyen de la République.*

« Il fera, dans un avenir assez prochain, un mariage d'amour, mais qui, cependant, ne sera pas dénué de fortune.

« Ce mariage sera suivi de nombreux événements, encore mal définis... »

Chez Mme Mira

Dans le voisinage des ateliers d'artistes si nombreux à Montmartre, je trouve la jeune femme, connue maintenant sous le nom de *médium sculpteur*, puisqu'en toute ignorance du dessin, sous l'inspiration de guides invisibles, elle modèle des têtes antiques ou modernes.

Mais les cartes sont toujours restées ses inspiratrices d'avenir, et c'est grâce à elles que Mme Mira me dévoile le sort de M. Briand.

— Le Président du conseil actuel, me dit-elle, sera, *quoiqu'il en ait dit*, président de la République, un jour ou l'autre. Il sera, à mon avis, nommé après la mort de son prédécesseur.

— Le Président actuel ?

— Je ne peux préciser... — *Les accidents de la gorge sont pour lui très à craindre...* — M. Briand restera au pouvoir à la rentrée. Une circonstance particulière lui attirera même la sympathie générale... — Sur la question mariage je ne peux donner grands détails ; mais il épousera une femme ayant beaucoup de terres au soleil... — Il sera alors à l'apogée de sa situation...— *La mort de M. Briand* (ce que je lui souhaite le plus tard possible) *sera mystérieuse.*

Chez Mme de Mozart

Un peu logée comme Jenny l'ouvrière, Mme de Mozart croit à ses esprits protecteurs, à ses tarots et *aux secrets* que lui légua une vieille femme qu'elle avait secourue, et qui passait pour sorcière.

Toute modeste que soit cette voyante, elle a pourtant de brillantes clientes, telle Mlle Marguerite d'Elty, de l'Opéra, qui me confessa dernièrement qu'elle avait très grande foi en sa lucidité.

A ma prière, Mme de Mozart se recueille et, dédaignant les tarots, parle, les yeux dans le vague :

« A la rentrée des Chambres, je vois des discussions très orageuses ; le ministère sera très violemment attaqué, mais *il résistera.*

« Je vois le mariage de M. Briand avec une jeune fille. Ce mariage aura lieu dans un an.

« Je vois encore un complot, peut-être même un attentat anarchiste, dirigé par les Syndicats ouvriers contre M. Briand. Mais il n'aura pas de graves conséquences.

« La Fortune continue de sourire à M. Briand. »

Chez Mme de Poncey

Toute blanche, dans son salon blanc, Mme de Poncey se récuse aimablement.

— Vous savez que je ne veux pas m'occuper de politique, et que les visions spontanées qui, sur ce point, malgré moi, se dessinent à mes yeux demeurent secrètes. Jamais je ne consens à leur pub'icité.

— Chère Madame, vous seriez pourtant très aimable de me dire si vous avez été favorisée de quelque pressentiment concernant M. Briand?

— Oui, j'ai demandé à voir, et *j'ai vu*.....

M. Briand est un envoyé, grand missionnaire en son genre. Dans la lutte, il est soutenu et combattu par les puissances de l'invisible qui influencent bien des cerveaux humains. Pourtant la victoire est à lui.

— Pouvez-vous me dire quels seront les grands événements de sa vie?

— Je vous répète qu'en ces sortes de choses je garde pour moi le secret de mes visions.

Mme de Poncey étant impénétrable sur le sort de M. Briand, j'abandonnai ce sujet et prêtai une oreille attentive aux faits très intéressants de lucidité qu'elle me conta et dont je ferai le récit aux lecteurs dans le prochain numéro.

Chez Mme Syria

Une femme charmante, dans un cabinet très élégant... Je suis chez la chiromancienne qui eut la bonne fortune de pouvoir étudier jadis, les mains de M. Briand !

« Je suis tenue à une certaine discrétion, me dit Mme Syria, vis-à-vis de M. Briand comme de tous ceux dont les mains m'ont révélé les secrets ; mais je peux vous donner un aperçu de son caractère.

Voici : — « Intelligence supérieure, alliée à une très grande simplicité, aimant la lutte, et pourtant le calme, adorant la campagne et la pêche. Autoritaire sans tyrannie. Très fidèle à ses amis. Grande bonté et générosité. Très sobre, et mangeant fort peu. Caractère gai. Son heureuse étoile est surtout due à son talent.

— Croyez-vous, Madame, que M. Briand sera un jour président de la République ?

— *Je ne le crois pas* ; son tempérament est trop actif pour cela.

— M. Briand se mariera-t-il ?

— Il ne fera jamais *qu'un mariage d'amour*.

— Croyez-vous au renversement prochain du ministère ?

— Je n'en ai pas l'intuition, mais vous comprenez que je n'ai pu lire cette réponse dans les mains de M. Briand, il y a quelques années !

Je m'incline...

En somme la divination semble plutôt favorable à M. Aristide Briand dont les ennemis ne le valent pas et qui, le méritant, aura le succès.

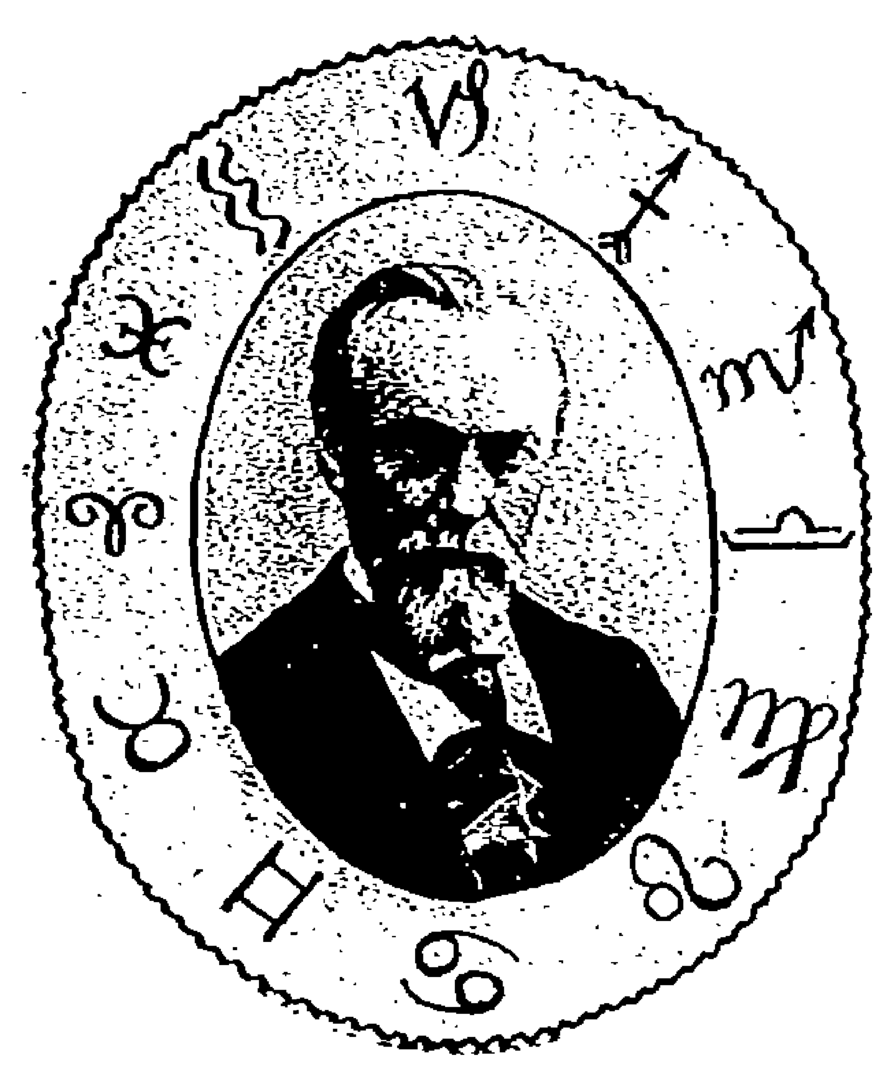
J'ai terminé là mon enquête et dépouillé la personnalité brillante de M. Briand pour redevenir la modeste chroniqueuse de l'*Echo*.

Dois-je le regretter ?

Mme LOUIS MAURECY.

Horoscope Astrologique
de M. Aristide Briand
Président du Conseil, né le 28 mars 1862, à Nantes

A la naissance du sujet, le Soleil se trouvait au 8e degré du signe zodiacal le Bélier ; et la Lune, âgée de vingt-neuf jours, évoluait dans le signe des Poissons.



ELY STAR

Cet aspect stellaire lui confère pour signature astrale les influx de *Jupiter* et de *Mars* : l'ambition heureuse et l'énergie nécessaire aux grandes luttes.

Jupiter, avec le signe du Lion, en sixième maison solaire; puis le Soleil en deuxième maison, présagent : élévation de position et de fortune.

Mars, en quatrième maison, dans les Gémeaux : chagrins par frères ou sœurs, et perte prématurée de son père.

Saturne dans la Balance, en huitième maison : divorce ou veuvage, suivi d'une seconde union heureuse et fortunée.

Les chances heureuses sont, sur ce thème de nativité, toutes personnelles, elles ne doivent rien aux appuis, ni aux relations sociales, qui me semblent avoir été plutôt hostiles dans les grandes circonstances de la vie.

L'élément ami est ici la vivifiante clarté solaire, et l'élément hostile, l'*Air*.

Je conseille donc très humblement à l'illustre président du Conseil de se défier des excursions en aéroplane.

Comme précautions à prendre pour la santé, je vois que les reins et l'épine dorsale sont le côté faible de l'organisme.

A une époque quelconque, un accident aux bras est à redouter.

Les signes d'*Air*, maléficiés, peuvent donner aussi du rhumatisme articulaire et de l'asthme.

Au point de vue purement subjectif, l'influence du signe des Poissons encline parfois le sujet au doute, à la mélancolie, aux anxiétés nerveuses.

Influencé par Mercure dans le signe de l'Ecrevisse, le caractère du sujet est changeant, primesautier, très adaptateur, un peu entêté, mais doux et accommodant, avec des accès de gaîté intermittente.

Mercure donne toujours beaucoup d'à-propos et d'initiative.

L'esprit est critique, militant, entreprenant et audacieux.

Le jugement, sûr et pondéré.

Les ambitions, très fortes.

***

Cette année, et jusqu'au 28 mars prochain, les mois les meilleurs pour les satisfactions et la réussite sont : juin juillet et août écoulés ; puis, octobre, novembre, février et mars prochains.

Les mois contraires, ou ennuyeux : avril, mai, septembre et décembre.

De mars 1911 à mars 1912, il est absolument certain que M. le Président du Conseil aura de superbes chances heureuses dues à son initiative privée, et cela, vers le mois de septembre, puis, en juin, une très grande satisfaction d'amour-propre touchant à sa position sociale.

Notre seul regret, en écrivant ces présages véridiques, est de penser que l'illustre personnage auquel ils s'adressent est *absolument réfractaire* à toutes croyances concernant les sciences occultes !

L'Astrologue ELY STAR.

Enquête de l'« Echo du Merveilleux » sur le Merveilleux et la Métapsychique

A propos du « Miracle moderne »

Où en est la métapsychique ? D'abord son point de départ, sinon elle-même, fait partie de la science acquise. Quel est ce point de départ ? L'hypnose. Nul savant, si glacial rationaliste et inflexible matérialiste qu'on l'imagine, n'oserait nier, aujourd'hui, les phénomènes de l'hypnose. Ils sont pratiqués et prouvés à satiété. Ils s'avèrent une conquête de la science officielle. Or l'hypnose mène au subconscient, et le subconcient à la métapsychique.

Il y a donc, dans la science officielle, un point de départ forcé d'étude métapsychique, une brèche béante, irréparablement, sur le mystère. On peut renâcler à cette étude. On ne peut plus l'interdire.

Il y a mieux : nombre de savants ont passé la brèche, et avancé de l'hypnose jusqu'à la métapsxchique. Tous ces savants concluent à la réalité du subconscient, quelques-uns, même, concluent à l'immortalité de l'âme.

Mes convictions spiritualistes et chrétiennes sont connues. Mais, si je les écarte, si je me borne à dresser le bilan de la science, je constate le changement énorme opéré pendant la période relativement fort brève écoulée depuis les premiers travaux de l'Ecole de Nancy. Au moment où ces premiers travaux surgirent, le nom de métapsychique n'existait pas, et les savants dédaignaient la chose. L'hypnotisme avait été abordé par de rares audacieux, tels que Braid et Durand de Gros, mais l'Ecole de Charcot s'efforçait de le réduire à des phases mécaniques et purement corporelles, d'y trouver une maladie de la matière et non une merveille de l'esprit. Maintenant, quelle différence ! La métapsychique a reçu d'un savant officiel, le docteur Charles Richet, ce nom de baptême. La chose, comme je l'ai montré plus haut, se maintient forcément explorable aux savants et inspire à certains d'entre eux des conclusions immortalistes. En faisant abstraction de toute religion, de toute philosophie spiritualiste et de toute expérience non scientifique, en supposant qu'il n'y ait au monde que la science, on peut étudier la métapsychique et affirmer l'immortalité.

C'est, dans l'histoire du genre humain, une révolution immense.

Plus grande que la révolution parallèle accomplie, en l'ordre physique, par l'aviation.

A côté de la psychologie, de l'histoire, de la physique et de la chimie, des mathématiques, de la mécanique, de l'astronomie, de la biologie, de la médecine, la métapsychique va se développer, au même titre et par la même méthode. J'entends méthode générale d'hypothèse, de constatation et de contrôle : car il est évident que chaque science, et à plus forte raison celle-ci, obscure et ardue, exige des adaptations spéciales de cette méthode générale.

La métapsychique a désormais droit de cité dans les études rationnelles, dans les occupations reçues. Elle ne paraît plus une spéculation ne reposant que sur l'Idéal ou la fantaisie. Elle offre des phénomènes à observer, à approfondir. Et, surtout, elle est toujours présente, sinon visible, dans ce phénomène vivant, quotidien et formidable : l'Humanité.

***

La religion n'avait pas attendu la science pour explorer la métapsychique, avec une méthode différente et sous d'autres noms. Mais la situation actuelle des études scientifiques favorise un renouveau des études religieuses mystiques. Le merveilleux humain dispose le grand public à s'enquérir du merveilleux divin. De plus, la religion, tout en se réservant de revenir, en dernier ressort, à sa méthode propre, est à même d'user préalablement de la méthode scientifique dans l'étude du merveilleux. C'est ce que le regretté Gaston Mery avait pratiqué, ce qu'il appelait Catholicisme expérimental. Si je n'ai pas été entièrement d'accord avec ce noble et courageux esprit sur l'interprétation des phénomènes, je tiens à le glorifier ici pour sa neuve et heureuse initiative d'un Catholicisme expéri-

mental et à le remercier de son obligeant accueil aux idées hardies.

L'interprétation des phénomènes... Jules Bois nous en propose une dans son remarquable livre *Le Miracle Moderne*, où la psychologie analysante et subtile s'achève en élan lyrique. Le thèse du livre est que la principale cause des phénomènes métapsychiques, c'est l'homme. Non pas l'homme apparent et charnel, mais l'homme interne et subconscient. Il n'y aurait pas d'Au-Delà mais un En-Deçà. Le « miraculé est le miraculant », « le miracle est en nous ».

Ce n'est pas moi qui nierai l'importance de l'homme interne en métapsychique. Elle s'impose à l'observation lucide. Je me rappelle avoir écrit moi-même quelque part : la voyance, le spiritisme et l'extase ont pour cause prochaine la réalité de l'homme intérieur. Mon opinion ne peut que s'identifier à la thèse de Jules Bois, s'il s'agit de cause prochaine. Mais n'y a-t-il pas de causes plus éloignées ? L'homme intérieur est la porte du Palais occulte. Est-il à lui seul tout le Palais ? La métapsychique, au moins en certaines occasions, ne rencontre-t-elle pas en même temps que l'homme intérieur, et en lui ou autour de lui, les hommes intérieurs délivrés de la chair par la mort, et aussi le monde démoniaque et le monde angélique, et l'Esprit de Dieu ?

Au reste, on lit parmi les plus éloquents passages du *Miracle Moderne* ces paroles : « Pourquoi une âme ne rayonnerait-elle pas vers nous. Le grand homme, en donnant ses vibrations individuelles, ne s'enrichit-il pas de l'universel et divin frisson ? » Jules Bois attribue donc un rôle, en métapsychique, aux causes extérieures à l'homme. Sa thèse demeure moins exclusive qu'elle ne paraît.

Dès lors qu'on insiste sur un élément sans exclure définitivement les autres, il n'y a pas de danger philosophique. Même, cette insistance aide aux progrès de la science en déployant avec plus de netteté l'élément choisi. Pour marcher, deux pieds valent mieux qu'un seul, mais un pied d'abord vaut mieux que les deux ensemble. Ainsi, dans la marche scientifique, il ne faut pas être exclusif et « monopède », mais il est bon d'essayer une théorie avant l'autre.

Au nombre des anxieux problèmes que pose la métapsychique, s'élève le problème souverain : celui des relations entre Dieu et l'homme. Peut-on espérer une divinisation humaine ? C'est la question dominatrice de toutes les questions et agitatrice de tous les siècles, particulièrement du nôtre. Il y a deux grandes réponses à cette grande question. Et, selon celle des deux réponses que l'on adopte, on se range en tel ou tel des deux vastes partis transcendants qui se partagent l'Humanité. La première de ces réponses résume la doctrine de l'Antéchrist, et la seconde, la doctrine du Christ. Les voici : L'Homme divin sans Dieu. L'Homme divin par Dieu.

Ces formules gouvernent le chaos contemporain. Comme des pôles d'aimantation promenés dans la limaille, elles attirent et agglutinent les âmes. Ceux mêmes qui n'ont pas une claire perception des formules en subissent l'attraction et se classent dans l'un des géants groupes décisifs, dans le chrétien ou l'antichrétien. Malgré la puissance littéraire conférée par le philosophe Nietzsche à la formule antichrétienne, le triomphe de la chrétienne, non seulement dans l'éternité, mais ici-bas, est assuré. L'Homme divin sans Dieu s'effondrera devant l'Homme divin par Dieu.

Déjà, quelles que soient les nuances de leurs idées, les différences de leurs systèmes, les âmes éprises de spiritualité se fédèrent en cette impartiale et aimante « Alliance Spiritualiste » dont les rapides succès ont étonné les promoteurs. En dépit des divergences intellectuelles, les esprits de tendances intimes analogues travaillent ensemble. On se groupe par affinités d'âmes, comme au Jugement dernier.

Et cet effort des bonnes volontés atténuera, peu à peu, les divergences intellectuelles. La science, devenue immortaliste se réconciliera avec la religion. Les recherches spiritualistes libres tâcheront d'arriver à une entente avec la Tradition dogmatique. Une œuvre de loyauté, de rapprochement émergera des contradictions immémoriales. L'unité matérielle de la planète, par les chemins de fer, les steamers, les télégraphes et téléphones, avec ou sans fils et l'aviation aura sa contre-partie spirituelle : l'unité de la pensée par la synthèse.

Je crois à une harmonie finale entre la *probité scientifique*, le *spiritualisme moderne* et le *catholicisme divin*.

ALBERT JOUNET.

La Révolution portugaise et l'Astrologie

Le 15 novembre 1889 naissait à Lisbonne un enfant que la fatalité plaça sur le trône : Manoël II.

Le 15 novembre 1889, presqu'à l'heure de cette naissance, le peuple brésilien en armes chassait son empereur, proclamait la République, élisait un président.

Le 3 octobre 1910, le président de cette jeune République était pompeusement reçu par le roi Manoël II.

Soudain, au milieu de ces fêtes, le peuple portugais en armes chasse son roi et proclame la République.

Manoël était né sous un ciel de révolution, il tombe victime d'une révolution.

D'ailleurs, un simple regard jeté sur son thème de nativité donne un frisson d'effroi.

Nous le voyons dans sa première jeunesse donner un libre cours à ses penchants artistiques dus à l'influence de Vénus ; sa mère, représentée en maison I, écarte de ce jeune cerveau les soucis du pouvoir.

Mais la Lune ayant parcouru par direction 17°45, tombe au lieu de Neptune rétrograde qui est en quadrature de Saturne.

C'est le moment de la tuerie terrible qui anéantit une partie de sa famille et le laisse héritier du trône.

Ces considérations nous indiquent que déjà, en 1908,

c'est le peuple tout entier qui se soulève et les lieux occupés par les planètes représentant les souverains et le peuple nous renseignent sur les motifs de ce soulèvement : les rebelles impies en veulent aux sentiments religieux de la famille royale.

A l'heure de cette tragédie, la planète des batailles est astronomiquement en la maison qui signifie la religion.

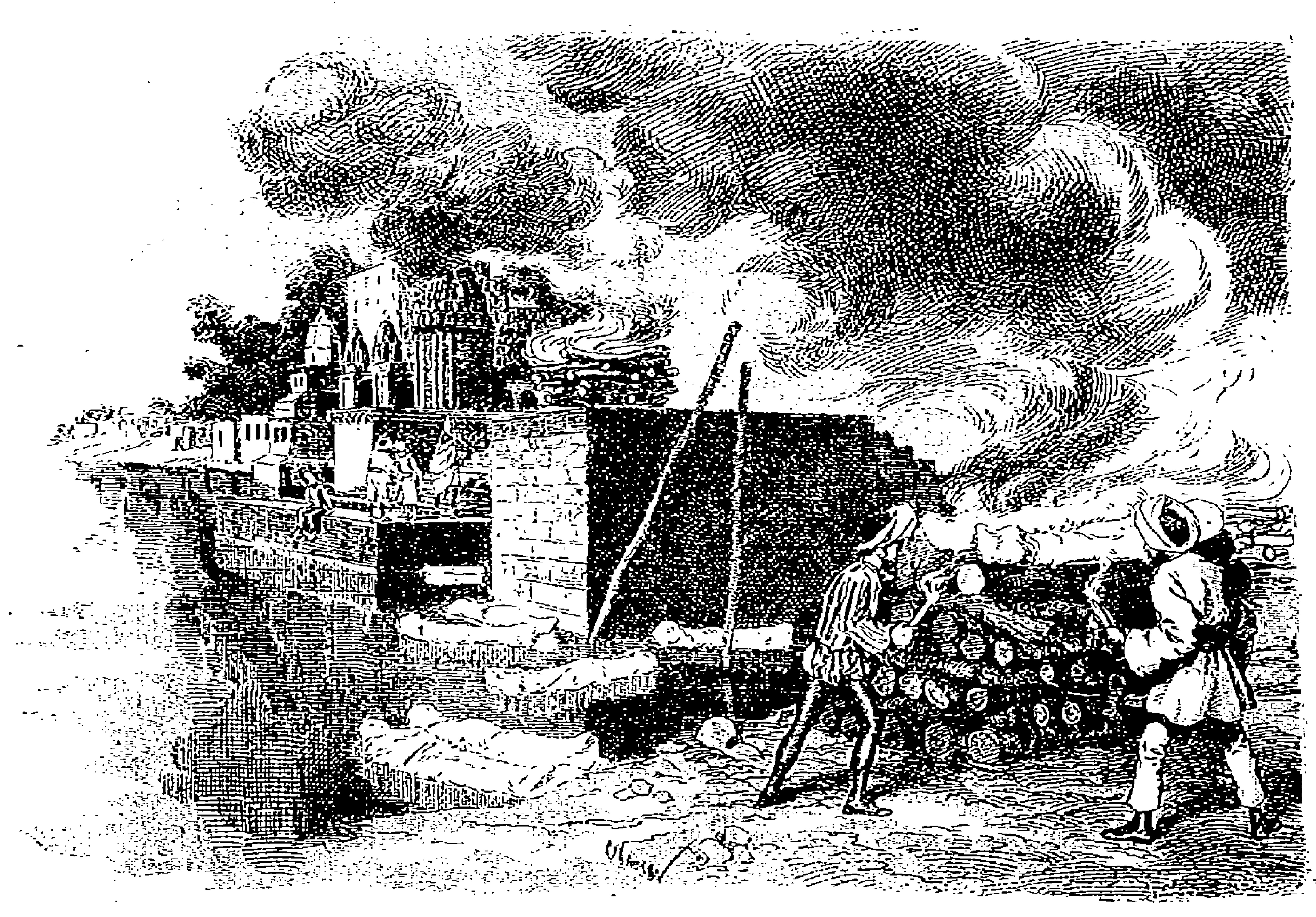
Le M. C. est sous la domination des ennemis.

La planète représentant Manoël est à l'Ascendant, le souvenir du chant dont l'écho venait le distraire jusqu'en son sombre palais : le Palais du Malheur ; puisque tel est son nom tragique.

On peut s'attendre maintenant à un scandale de conduite privée.

Le 23 novembre 1910 sera une journée dangereuse pour Manoël et s'il supporte cette date, il rencontrera un écueil plus dangereux encore dans la nuit du 20 au 21 juin 1911.

Mme Albane de Siva.



BÉNARÈS, LE QUAI AU BORD DU GANGE OU L'ON BRULE LES MORTS

(Cliché de la comtesse du Bourg de Bozas) (Burning-Ghat)

temps est venu pour lui de régner. Mais cette planète est rétrograde, il retournera donc en arrière.

La planète rétrograde est dans le signe représentant la France : un voyage en France sera cause de cette chute.

La belle planète Vénus, qui gouverne l'amour et les arts, est dans le signe qui gouverne le Portugal et elle fait en ce ciel opposition à la maison qui a signification sur le milieu immédiat, sur les lieux et sur la richesse publique.

L'amour et les arts doivent donc détruire pour le sujet toutes ces choses.

Le lieu occupé par Vénus est aussi celui des adversaires.

On sait que le roi Manoël est lié avec une artiste lyrique française, qu'il a connue à Paris, et que ses adversaires ont exploité contre lui cet écart de conduite.

Mais la vérité est que cette révolution est une guerre de religion,

Nous voici maintenant en temps présent.

Manoël a perdu son trône, mais il a gardé dans son cœur

LES VRAIS FAKIRS

Au moment où un prétendu fakir cherche à illusionner Paris, voici un extrait du livre si intéressant d'une grande dame exploratrice qui déjà nous a communiqué une prestigieuse étude sur les charmeurs de serpents, le volume est intitulé : Mon Tour du Monde.

Bénarès, 27 février.

Notre guide nous conduit à travers une foule étrange, où le luxe voisine avec la misère, mais où la piété semble dominer, et parmi cette foule recueillie, qui prie ou se baigne dans le fleuve, il nous montre des martyrs volontaires que le délire religieux semble avoir soustraits aux lois de la nature : les fakirs !

L'un d'eux tient un bras élevé au-dessus de sa tête ; à première vue, pareil geste n'a rien d'extraordinaire ; mais ce bras est desséché, la main est exangue, avec des ongles

démesurément longs. Depuis six ans le fakir conserve cette attitude et il la conservera toute sa vie. Aujourd'hui, il ne doit plus souffrir, son bras est devenu insensible, comme mort.

Cet autre, assis sur une planche couverte de clous qui pénètrent dans sa chair, prie avec ferveur, sans que son visage révèle aucune souffrance, tandis que des Hindous le



UN GROUPE DE FAKIRS A BÉNARÈS

Cliché de la comtesse du Bourg de Bozas.

contemplent respectueusement et lui jettent des fleurs. Ces hommes semblent avoir dompté la nature. Une de leurs plus extraordinaires expériences est assurément celle qui, aux Indes, porte le nom de Sanadi : le fakir devient un « mort vivant » et peut rester enterré pendant plusieurs mois

De nombreux savants ont contrôlé cette expérience, parmi lesquels on peut citer le physiologiste allemand Preyer, le docteur E. Sierke, de Vienne ; le naturaliste Hœkel, sir Claudius Wade, ministre résident anglais à Lahore et le docteur autrichien Honigberger, qui ont assisté à l'enfouissement, puis au réveil du fakir.

Le docteur Honigberger, qui fut témoin des faits, nous a transmis un récit détaillé extrêmement curieux, touchant le rappel à l'existence, après un séjour de deux mois dans la terre d'un fakir dont toutes les fonctions vitales, y compris la respiration, avaient été complètement suspendues.

Au bout de six semaines, dit le savant autrichien, une affluence de curieux accourut sur le lieu de l'expérience ; le rajah fit enlever la terre glaise qui murait la porte du caveau et reconnut que son cachet qui le fermait était intact. La porte fut ouverte et on constata que les scellés apposés

sur le cercueil n'avaient pas été touchés. Le docteur fit la remarque que le linceul était couvert de moisissures, ce qui s'expliquait par l'humidité du caveau. Le corps du fakir, toujours enveloppé du linge, fut appuyé contre le couvercle, puis sans le découvrir, on lui versa de l'eau chaude sur la tête. Enfin, on le dépouilla du suaire qui l'enveloppait; le fakir était dans la même attitude que le jour de l'ensevelissement, seulement la tête reposait sur une épaule. La peau était plissée, les membres raides et tout le corps froid, à l'exception de la tête qui avait été arrosée d'eau chaude. Le pouls ne pouvait être perçu;

LE FAKIR HARIDÈS
(Un an après avoir été enterré vivant)
Cliché de la comtesse du Bourg de Bozas.

l'auscultation du cœur n'indiquait pas autre chose que le silence de la mort; la paupière soulevée ne laissait voir qu'un œil vitreux et éteint comme celui d'un cadavre. Les disciples et les serviteurs lavèrent le corps et frictionnèrent les membres. L'un d'eux appliqua sur le crâne du yoghi une couche de pâte de froment chaude que l'on renouvela plusieurs fois, pendant qu'un autre disciple enlevait les tampons des oreilles et du nez et ouvrait la bouche à l'aide d'un couteau. Haridès — c'était le nom du yoghi — semblable à une statue de cire, ne donnait aucun signe indiquant qu'il allait revenir à la vie.

Après lui avoir ouvert la bouche, le disciple lui prit la langue et la ramena dans sa position normale où il la maintint. On frictionna les paupières avec de la graisse et une dernière application de pâte chaude fut faite sur la tête. A ce moment, le corps de l'ascète fut secoué par un tressaillement; ses narines se dilatèrent, une profonde respiration s'ensuivit, son pouls battit lentement et ses membres se détendirent.

Après cette scène pénible, dont l'issue paraissait douteuse, les yeux reprirent tout à coup leur éclat. La résurrection du Yoghi était accomplie : il avait fallu une demi-heure pour le ranimer.

La science peut-elle expliquer de pareilles dérogations aux lois de la vie? Et quels pouvoirs mystérieux possèdent-ils donc ces hommes pour pouvoir suspendre les battements de leur cœur pendant de longues semaines?

J'ai pu photographier à Bénarès plusieurs fakirs; j'en ai vu s'enfoncer dans les chairs des poignards à lame aiguë : ces malheureux, couverts de blessures dont le sang ruisselle, ne paraissent pas se douter qu'ils mettent leur vie en danger, et il est peu de spectacles aussi affreux que celui



FAKIRS EN DÉLIRE SE MARTYRISANT
Cliché de la comtesse du Bourg de Bozas.

de ces fanatiques aux yeux révulsés, se meurtrissant avec une sorte de rage mystique.

Les fakirs se complaisent dans ces souffrances volontaires. Il en est qui, couverts de cendres, se jettent sur le sol et se laissent piétiner par la foule. D'autres prennent soudain la résolution de ne plus s'asseoir et trente ans après sont encore debout; pour dormir, ils se suspendent simplement à des bretelles.

J'ai vu un fanatique qui supportait une douleur particulièrement horrible. Trois pieux étaient enfoncés dans la terre, au-dessus d'une excavation où une sorte de brasier était allumé. L'Hindou se faisait attacher à ces pieux, et, suspendu par les pieds au-dessus du feu, il résistait pendant de longues heures aux suppliciantes caresses des flammes, le visage affreusement congestionné et le corps agité de frissons convulsifs. Et pendant que les fidèles admiraient ce martyr bénévole, il murmurait d'une voix entrecoupée une psalmodie mystique.

Ces spectacles surexcitent la foule; des pleureurs poussent des cris inarticulés et se déchirent la poitrine avec les ongles; un délire contagieux gagne tous les fidèles qui

finissent par avoir des allures de déments. Et au milieu de cette foule hurlante, la statue de Kali se dresse couverte de serpents visqueux.

Mais les fakirs ont à compter avec les sceptiques et, à en croire notre guide, ces suppliciés volontaires ne se servent que de poignards tout spéciaux dont les blessures ne peuvent jamais être dangereuses, et il ajoute : « D'ailleurs ces fanatiques ont soin de ne pas frapper aux endroits par trop sensibles ! »

Aussi bien leur charlatanisme, si charlatanisme il y a, n'enlève t-il rien au caractère répugnant de semblables spectacles. Même superficielles, il est impossible que de pareilles blessures ne fassent pas souffrir. Les fakirs restent impassibles, et si le visage perd un moment sa fixité, c'est pour exprimer une béatitude infinie en présence de laquelle on se demande quel doit être l'état d'âme de ces pauvres êtres volontairement estropiés ou meurtris? A quel prix ils achètent les joies de l'au-delà !

Comtesse DU BOURG DE BOZAS.

(*Mon Tour du Monde.*)

NOS ÉCHOS

Chenilles et Sorcellerie

Les chenilles viennent de donner à une partie de la banlieue parisienne un témoignage de leur immense estime : elles l'ont choisie pour y prendre les derniers ébats de leur villégiature annuelle.

On ne nous dit pas encore qu'on ait découvert, comme en 1735, le sorcier qui leur a donné les environs de Paris pour une terre promise. Mais les traités de magie enseignaient dès le XVII[e] siècle, sinon plus tôt, le secret des maléfices qui déchaînent sur un pays l'innombrable armée des chenilles. Sous le bon roi Stanislas, telle bourgade lorraine savait que de belles filles, aux allures mystérieuses, cachent sous le linge blanc de leurs hottes les bataillons de chenilles qui veulent prendre d'assaut les jardins.

Aujourd'hui encore, si les paysans d'Ille-et-Vilaine se désolent, quand ils rencontrent des chenilles, c'est pour une seule raison : elles sont un mauvais présage. Et, comme l'optimisme est une force, ils les condamnent à mort sans appel.

Fort heureusement, notre prévoyance séculaire a su concerter, contre les chenilles, mille ingénieux moyens de défense. On les a d'abord confondues avec les diables d'enfer. Les habitants de Pont-Château, en Auvergne, allèrent donc en 1690, pour excommunier les chenilles, quérir le grand vicaire de leur diocèse. Il accourut. Les chenilles ne furent pas seulement condamnées canoniquement, mais, soupçonnées d'attaches séculières, elles furent sommées de comparaître devant le juge laïque. Il s'agissait de les noyer sous les flots de la procédure.

Les habitants de la Brie renouvelaient, chaque année, et sans trop de frais, leur assurance contre les chenilles ; ils invoquaient le 17 mars sainte Gertrude. Mais avait-on oublié la sainte et sa fête ? Tout n'était pas encore perdu entre la Seine et la Marne. Avant la pointe de l'aube, un rural s'armait d'un chou et récitait cinq patenôtres ; puis il lançait cette invitation : « Chenilles, chenillots ou chenillottes, escortez-moi, je m'en vais, je m'en vais. » Pour peu qu'il n'y eût aucun témoin, chenilles, chenillots et chenillottes, ayant balancé un moment leurs têtes, se mettaient en marche. Et, lorsqu'en y jetant le chou, on leur désignait leur tombeau, c'était, chez elles et chez eux, un grand frisson d'héroïsme et une fureur de sacrifice : tous et toutes se ruaient dans la mort avec délices.

Une précaution arithmétique suffit, dans la Beauce : on prend des chenilles en nombre impair, et on les dépose avec précaution dans un carrefour. Là, on les dirige impérieusement dans les trois directions opposées au champ qu'on veut protéger.

On songe, dans le Loiret, qu'il est à propos d'indiquer aux expulsées le lieu de leur exil. On choisit donc, à leur intention, un jour où se tient, aux environs, une foire notable, et l'on se lève avant le soleil On s'arme la main droite avec une baguette de coudrier qu'on vient de baigner dans l'eau. Avec la main gauche on prend à la fois trois chenilles. Puis, sur le chemin conduisant à la localité privilégiée, on place les chenilles ; on les caresse amicalement avec le coudrier. Enfin l'on prononce : « Allons ! en route ! Tout là-bas, à la foire ! » Et le bourg voisin recueille fraternellement le précieux héritage.

G. DUPONT-FERRIER.

LETTRES D'AMÉRIQUE

WILLIAM JAMES PARLE APRÈS SA MORT, LE PASTEUR WIGGINS CROIT QU'IL POURRA LE COMPRENDRE QUAND IL SERA AU DIAPASON DE SON AME.

New-York, 3 octobre. — Le révérend Frédéric Wiggins, pasteur de l'Eglise-Unité de Brooklyn, déclare qu'il est entré en communication avec l'âme du professeur William James, mort il y a quinze jours, et qui avait exprimé avant de mourir l'espoir de pouvoir parler d'outre-tombe avec ses amis.

Le pasteur Wiggins a dit qu'il espérait que d'ici une semaine ou deux son esprit serait complètement mis au diapason des vibrations de l'esprit du professeur William James et qu'alors il sera en mesure de comprendre parfaitement le message promis par James.

« Il a été entendu que James, le docteur Hyslop et le docteur Hodgson doivent me communiquer un message de l'au-delà. Le professeur James s'intéressa vivement aux communications que me fit Hodgson mort, et il me promit d'en faire autant après sa mort.

« Il est très difficile, pour ma faible concentration cérébrale, de saisir, de prime abord, les vibrations d'un esprit aussi élevé et d'une si haute fréquence de l'âme de James.

« Ma conscience m'affirma la présence de quelqu'un dans ma chambre ; mais il fut impossible de traduire dans l'esprit subconscient l'identité de l'esprit présent. Le subconscient avait bien saisi le message annonçant l'arrivée de l'esprit, mais il y eut une interruption entre la subconscience et la conscience.

« Cependant je suis persuadé que l'esprit qui s'est révélé et que j'ai vaguement senti à mes côtés tous les soirs depuis son apparition est celui de James. Et comme cet esprit reste auprès de ma conscience, j'espère que celle-ci deviendra graduellement plus puissante ; de sorte que d'ici une semaine ou deux je compte bien entrer en communication directe avec l'esprit de William James et recevoir ses messages distinctement. »

LE CERVEAU CINÉMATOGRAPHIÉ

ON CONSTRUIT UN APPAREIL QUI SERVIRA A JUGER DE L'ESPRIT DES GENS

Boston, 4 octobre. — On pourra bientôt voir les opérations de la pensée humaine reproduites sur un écran. Au moyen d'un appareil dont on poursuit le perfectionnement, tous les jours, le savant pourra suggérer à un patient une certaine série de pensées dont il pourra suivre le déroulement et noter les phrases susceptibles de travail cérébral provoqué par la pensée immatérielle. C'est, du moins, ce qu'affirme M. Max Baff, professeur de psychologie à l'Université de Worcester, Etat du Massachussets.

Le professeur Baff dit qu'un appareil actuellement en construction permettra de rendre la pensée visible et de suivre la marche des cerveaux dans leurs opérations mentales. Ainsi, il sera très facile de différencier par le moyen de cet appareil le cerveau d'un homme de génie de celui d'un insensé.

Le professeur Baff travaille à un instrument en collaboration avec un savant argentin, instrument fonctionnant avec l'aide des rayons X et pouvant grossir les cellules cérébrales six mille fois.

On ne sait pas encore, dit le professeur, où naît la pensée dans le cerveau, mais quand nous produirons des vues cinématographiques du travail cérébral, ce mystère s'éclaircira.

Quand nous pourrons étudier le mouvement de la substance grise du cerveau, il nous sera facile de mesurer la capacité mentale d'un esprit donné, et de découvrir ses aptitudes pour telle ou telle fonction. Nous découvrirons ainsi les criminels, parce que le cerveau en travail ne pourra pas voiler la vérité.

Lettre de Bénarès

LES RELIQUES DE BOUDDHA

On vient de découvrir dans un tumulus, auprès de Peschawar, les restes de Bouddha et l'on retrouva, en poursuivant les fouilles, les substructions du temple magnifique que l'empereur Kanischa avait élevé au deuxième siècle de notre ère pour abriter la dépouille mortelle du sage d'entre les sages. A vrai dire, ces restes étaient assez peu de chose : trois osselets minuscules qui ne dépassaient pas en tout la longueur de deux phalanges d'un petit doigt adulte. Mais la valeur des reliques ne s'estime pas au mètre et ce fut une grande question de savoir où ces ossements précieux goûteraient dorénavant le repos définitif. On eut d'abord l'idée de les partager entre les divers pays où florit le bouddhisme ; le Japon fit valoir ses droits ; beaucoup d'Hindous protestèrent qu'un tel morcellement serait un sacrilège « qu'ils ne se laisseraient point ravir le moindre fragment du héros national ». L'agitation devint si menaçante que, pour calmer le peuple, il fallut renoncer bien vite à tout projet de lotissement. Restait à choisir la province qui deviendrait adjudicataire de la totalité. Les Birmans représentèrent que Mandalay était la seule ville où le bouddhisme survécût dans sa pureté originelle, la seule qui ne comptât que des prêtres orthodoxes. Leur voix fut entendue et une députation birmane reçut à Calcutta, des mains du vice-roi hindou, le peu qui reste de Çakyamouni. On construit en ce moment à Mandalay une somptueuse pagode où les trois osselets seront exposés à la vénération des fidèles. Il est incontestable que cette heureuse cité va devenir le but des pèlerinages de tout le monde bouddhique ; son influence va s'en trouver accrue autant que sa richesse.

LA THÉIÈRE DÉNONCIATRICE

La *Calcutta Review* donne de précieux détails sur la façon dont on prend les voleurs dans l'Etat de Kashmir, simplement à l'aide d'une théière. Quelques effets de Miss Margaret Cotter Morison ayant été volés, l'officier de police déféra les domestiques à l'épreuve de l'objet de ménage. Il plaça dans le bec de la théière un rouleau sur lequel le nom d'un des domestiques était écrit, et tenant le tout entre ses mains, il commença des incantations. La théière ne bougea pas. Un autre rouleau portant un autre nom remplaça le premier. Même résultat. Mais au troisième nom, la théière s'agita soudain, dénonça le coupable par des mouvements si vifs que l'expérimentateur avait peine à la contenir. Elle accusa également le suivant ; au cinquième rouleau, elle demeura immobile. Avant de laisser punir les délinquants, miss Margaret Cotter Morison voulut être plus sûre encore de leur culpabilité. Elle fit recommencer l'épreuve qui donna le même résultat. Convaincue, elle laissa la justice suivre son cours. On ne saurait trop admirer l'honnêteté des théières qui ne sauraient souffrir sans agitation d'avoir dans le bec le nom d'un criminel. Toutefois, leur répugnance pour le crime ne va pas jusqu'à rechercher elles mêmes le voleur.

LES BAGUETTES DE BAMBOU S'ÉLANÇANT D'ELLES-MÊMES CONTRE LES VOLEURS

Il en est autrement des baguettes de bambou. Un épicier ayant été volé, la police commença une enquête. Trois Hindous, de couleur foncée, arrivèrent au milieu du peuple assemblé ; ils tenaient un pot de cuivre et deux baguettes de bambou. Ils commencèrent par se baigner ; ruisselants encore, ils croisèrent les deux baguettes sur le pot de cuivre, et firent tenir les quatre extrémités par deux assistants. Après quoi les Hindous récitèrent des vers sanscrits. Enfin, celui qui conduisait l'expérience demanda : « Etes-vous là ? Si vous y êtes, debout. » Aussitôt, à l'horreur générale, les baguettes poussées par leur centre commun s'élevèrent autour de ce centre de façon à former une sorte d'arche, en contraignant les deux hommes qui les tenaient à se rapprocher. Puis elles reprirent leur première position. L'expérimentateur continua : « Si vous obéissez au pouvoir qui est avec moi, en route ». Aussitôt les deux baguettes, entraînant leurs porteurs, filèrent par dessus les têtes des assistants et rapides comme des flèches, s'en furent jusqu'à la porte d'une maison qu'elles refusèrent de dépasser, quelqu'instance qu'on fit. On frappa à cette porte sans obtenir de réponse ; on l'enfonça, et on trouva un jeune garçon blotti dans un coin. Les baguettes s'élancèrent vers lui. C'était le voleur.

Les manuscrits envoyés à l'*Echo du Merveilleux*, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Mme Albane de Siva

Mme Albane de Siva m'ayant fait parvenir l'intéressant article sur la *Révolution Portugaise et l'Astrologie* que nous donnons d'autre part, j'ai tenu à faire personnellement connaissance avec l'aimable astrologue, et, dans son cabinet, 63, rue Blanche, nous avons causé longtemps.



Mme ALBANE DE SIVA

Mme Albane de Siva est fermement convaincue des pouvoirs de la volonté, des miracles de la suggestion, de la véracité des arts divinatoires. Elle assure que, grâce à *ses conseils*, on peut modifier sa destinée, changer de personnalité.

Malgré son apparente jeunesse, elle dit avoir voyagé pendant de très longues années en Orient, étudié là-bas l'occulte, avoir arraché aux initiés et aux vieux grimoires les secrets de la Kabbale. Elle connaît à fond les arts divinatoires, et, ainsi armée, Mme de Siva prétend pouvoir combattre victorieusement tout mauvais destin.

Elle me cite des exemples nombreux, et me donne des preuves en me montrant plusieurs lettres affirmatives et reconnaissantes dont, par discrétion, elle garde le secret des signatures.

De tout cela, je ne peux narrer, faute de place, qu'une merveilleuse histoire de voyance, qui m'a été confirmée par la cliente elle-même.

Celle-ci était venue trouver Mme de Siva dans l'espoir que la devineresse pourrait lui donner des nouvelles d'un frère parti depuis quatre ans, la rancune au cœur, et dont, à l'heure actuelle, elle ignorait complètement le sort.

Après avoir demandé la date de naissance, examiné les mains et consulté les tarots, Mme de Siva déclara :

— Votre frère est en Orient. Je vois une lettre très proche et très aimable venir de lui vers vous.

— C'est impossible, Madame.

Mme de Siva insista : — *Je vois une lettre de lui sous peu.* Il m'apparaît aussi qu'en arrivant dans le pays où il est, il a été victime d'un guet-apens. Il a dû recevoir *une grave blessure à la tête.*

Très sceptique, la consultante quitta Mme de Siva.

Quelques jours plus tard, la devineresse voyait entrer dans son cabinet un grand garçon bronzé qui, assez embarrassé, lui demanda une consultation.

Mme de Siva examina ses mains, fit les cartes, et lui dit : — Vous avez été longtemps dans un pays éloigné, d'où vous êtes revenu depuis fort peu de temps. Vous avez dû recevoir là-bas une grave blessure à la tête, et vous ne resterez pas longtemps en France ; vous repartirez bientôt. Là, le consultant interrompit :

— Ecoutez, Madame, vous avez été merveilleuse pour tout ce qui concerne le passé. Je suis le frère de Mme X... Je reviens du Tonkin. Là-bas, j'ai été blessé à la tête. Ma sœur m'a conté que vous lui aviez annoncé mon prochain retour. J'ai voulu vous voir. Tout ce que vous m'avez dit est *exact* ; mais vous vous trompez quant à mon départ. Je vais rester en France. J'y cherche une situation.

— Et cette situation, vous ne la trouverez qu'aux colonies, affirma Mme de Siva.

Son interlocuteur se retira peu convaincu sur ce point ; mais, emportant les précieux conseils de la devineresse, afin d'arriver au plus tôt à cette situation qu'elle lui laissait entrevoir.

Peu après, il revenait de nouveau apporter ses compliments et faire ses adieux à la merveilleuse voyante. Il repartait au Tonkin, où une bonne situation l'attendait !

L. M.

UNE FAUSSE PROPHÉTIE D'ORIGINE JANSÉNISTE

La prophétie suivante a été trouvé dans les papiers de feu Mgr l'évêque Souilhac, évêque de Loesse, lors de son inventaire,fait par M. de Voran,prieur de R...La prophétie suivante a été trouvée dans le tombeau d'un bénédictin mort en odeur de sainteté dans le royaume de Naples et envoyée en France en 1731-1755. Il y aura un grand tremblement de terre: tremblement de terre à Lisbonne ; 1790, la colère de Dieu se fera sentir sur la terre ; 1800, Jésus-Christ sera peu connu ; 1840,il n'y aura plus de pasteurs ; en 1888, il paraîtra un grand homme ; en 1899, les infidèles connaîtront Dieu ; en 1999, il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur.

(Ce texte est sur la garde d'un volume intitulé : *Propre du temps*,à la bibliothèque de Montluçon.Il a été recopié sans doute après 1755. En 1869,il a été reproduit dans plusieurs journaux, avec cette adjonction : En 1800, il paraîtra dans le monde un grand homme ; en 1999, les lumières s'éteindront).

UN BLUFFEUR

Un prestidigitateur qui se prétend magicien et que Gaston Mery exécuta ici même, il y a trois ans, cherche de nouveau à séduire les Parisiens. Voici le compte rendu ironiquement doux que vient de donner de ces nouvelles expériences aussi sujettes à caution que les précédentes, le Figaro *du 7 octobre.*

Il y avait fort longtemps que le docteur de Sarak,prince, mage et inspecteur général du suprême conseil ésotérique de l'Orient, ne nous avait donné de ses nouvelles. Nous l'avions vu jadis faire germer des graines en imposant ses longues mains maigres et brunes sur un petit tas de terre. Et aussi il amenait mystérieusement de petits poissons vivants dans un vase plein d'eau. Soudain on n'entendit plus parler de lui. Peut-être poursuivait-il la besogne sacrée de son initiation auprès de quelque fakir aux yeux ardents, sur les bords du fleuve cher à Brahma. Enfin il est revenu. Hier soir, il avait réuni une centaine de personnes, dans la salle des fêtes de l'Hôtel Continental, afin de leur donner quelques enseignements sur « les forces psychiques non définies ».

Quand dix heures sonnèrent, il apparut. Il était vêtu d'une longue robe grise, retenue par une ceinture de soie bleue. Sur sa poitrine, plusieurs décorations étincelaient. Sa barbe était merveilleusement noire. Sous ses épais sourcils, ses yeux brûlaient d'une flamme singulière. Il parla.

Il dit qu'il voulait soutenir une cause sainte « qui plus tard brillera comme aujourd'hui brille la lumière électrique ». Et il nous affirme incontinent que la matière n'existe pas. La matière, c'est simplement une « groupation de molécules ». Alors, si un homme sait utiliser les forces magnétiques latentes dans son âme, il « groupationnera » très aisément les molécules, et produira les plus curieux phénomènes.

Ayant dit, le docteur de Sarak s'émerveilla qu'un être aussi chétif que lui, *si petit comme le petit fourmi à côté de l'éléphant*, osât tenter de pareilles expériences, mais il répondit aussitôt, et victorieusement, que, voué à une tâche hautaine, il se consumerait pour l'accomplir. Et certes il n'était point animé par une vile cupidité. Il l'avait dit la veille encore à son fils. Il lui avait dit :

— Je ne te laisserai pas de l'argent. Mais, quand je ne serai plus, tu auras les milliers de lettres, et d'attestations et de certificats qui prouvent que je n'ai travaillé que pour une chose sainte.

Et son fils lui avait répondu :

— Papa, je prendrai les milliers de documents et je les montrerai.



LE COMTE DE SARAK

Lorsqu'il nous eut ainsi renseignés, le mage se fit apporter une bouteille pleine d'un liquide incolore.

— C'est de l'eau, dit-il.

Et, afin que nous ne pussions en douter, il emplit de ce liquide un verre qu'il vida, et un autre verre, où plusieurs assistants trempèrent leurs lèvres. Et tous convinrent qu'ils avaient bu de l'eau, de l'eau tout simplement.

Alors, le docteur de Sarak pria une dame de chanter, afin qu'il pût « se concentrer ». Elle chanta. Il fronça les sourcils, saisit la bouteille et, soudain, que vit-on ?

L'eau brûlait.

Elle brûlait. Il paraît que le docteur de Sarak avait projeté dans la bouteille « un rayon de sa pensée ». Et ce rayon avait enflammé l'eau, qui d'ordinaire éteint la flamme. Alors, pendant que l'opérateur se laissait tomber, épuisé, sur un fauteuil, on nous fit passer la bouteille, et chacun de nous porta le goulot à

ses narines. Cette eau avait brûlé sans diminuer de volume. Et elle exhalait une odeur bizarre.

Sur quoi, le jeune fils du mage, qui est un garçonnet au visage ingénu, prit un plateau chargé de terre végétale et s'en fut le montrer aux assistants. Nous étions, comme je vous l'ai dit, une centaine, dont deux Chinois, une Chinoise et deux clergymen. Et à tous il nous parut que cette terre était une bonne terre ordinaire, brune et honnête.

Le docteur pria un invité de lui tendre ses mains ouvertes. Il y versa de la terre. Dans la terre il enfouit des graines, étendit les mains, et se concentra encore. Mais, tout concentré qu'il fût, il parlait. Il disait :

— Ce n'est plus moi que je vous parle. Ce n'est plus le petit docteur de Sarak qui est dans son corps microscopique. C'est un autre. Allons! Encore un peu de musique! ça monte! ça monte!

Un pianiste plaqua des accords sauvages. L'invité qui avait prêté ses mains pour contenir la terre semblait ne pas s'amuser du tout. D'autant que le mage, maintenant, arrosait la terre. Enfin, au bout d'une dizaine de minutes, de petites pointes vertes apparurent. Les graines avaient germé. Et on en distribua à qui voulut.

Pour terminer, le mage se fit bander les yeux à l'aide de quatre ou cinq serviettes de table. Et ainsi enturbanné, il avait l'air d'un derviche malade.

Il lut avec une merveilleuse aisance les mots écrits sur une feuille pliée, joua aux dominos, et enfin, peignit un tableau. Il y représenta un ciel bleu foncé, un lac bleu clair, et trois petites montagnes azurées. A l'huile, en dix-sept minutes exactement. Il était minuit. Il s'était tellement concentré et avait projeté au dehors de lui tant de forces psychiques mal définies qu'il renonça à nous démontrer la « désintégration et la réintégration de la matière au moyen d'un papier à cigarettes projeté à distance ». Tout le monde s'en alla. Les Chinois semblaient fort impressionnés. Mais il se trouvait de misérables et légers Français pour se moquer vilainement et proclamer sans ménagement une incrédulité déraisonnable.

Louis Latzarus.

Les Livres des Auteurs critiqués par les auteurs eux-mêmes

L'Echo du Merveilleux *inaugure un nouveau genre de critique qui, pour les livres traitant de sujets délicats extraordinaires et profonds, est peut-être le meilleur parce qu'il donne mieux la clef de l'ouvrage. C'est de demander à l'auteur lui-même d'expliquer son livre. Nous commençons par M. Sedir qui a publié depuis 1893 plusieurs petits volumes très remarquables, particulièrement le* Bréviaire mystique, *qui renferme des passages d'un très haut intérêt. M. Sédir tient à juste titre, dans l'occultisme moderne et le mysticisme indépendant, une des tout premières places :*

Cher Monsieur Jules Bois,

Vous me demandez d'indiquer la direction générale des quelques travaux concernant l'ésotérisme que j'ai publiés ; n'était l'expérience que je vous connais des goûts du public, je craindrais fort qu'au vu des premières lignes de cette lettre, les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* ne tournent la page en hâte ; car mon nom ne doit pas leur dire grand'chose ; je ne suis qu'un étudiant isolé ; je n'appartiens à aucune association de chercheurs, à aucune fraternité ésotérique visible; et les quelques amis qui partagent mes manières de voir, quant à l'occultisme, ont la chance d'être ignorés, ou la sagesse de vouloir l'incognito.

J'ai touché, en effet, à beaucoup de sujets, depuis vingt-trois ans que ces questions me passionnent; je me rends compte de n'avoir jamais été à la hauteur des tâches que j'ai assumées; jamais je n'ai eu les commodités matérielles nécessaires à celui qui n'étudie que dans les livres; et si le destin m'a dédommagé, en mettant sur ma route les représentants les plus hauts des diverses traditions ésotériques, la simple discrétion, la reconnaissance, les convenances, m'ont toujours interdit de raconter à tout le monde ce que ces hommes obscurs, mais extraordinaires, considéraient comme devant rester secret. Leur expérience, leurs récits, m'ont donc instruit beaucoup plus que la fréquentation des in-folios.

Des rabbins m'ont communiqué des clavicules jamais écrites; trois alchimistes m'ont fait assister à leurs Grands-Œuvres; des soufis, des bouddhistes, des taoïstes m'ont fait sentir, durant de longues veillées, l'esprit de leurs maîtres respectifs; un brahmane m'a laissé copier ses tables de mantrams ; tel Yoghi m'a accompagné sur la route invisible qu'il suivait lui-même. Mais tout ce que ces hommes admirables m'ont appris, m'est apparu, un soir, après une certaine rencontre, comme la fumée légère qui monte au crépuscule de la terre surchauffée.

Ainsi, mes petites brochures, sur les miroirs, les plantes, les incantations, l'hébreu, la psychologie et la médecine occultes, mes nombreuses et si incomplètes études de l'*Initiation*, du *Voile d'Isis*, de la *Revue blanche*, de la *Thérapeutique intégrale*, de la *Paix universelle*, sont forcément pleines de réticences et parsemées de lacunes ; elles ont toutefois le mérite d'avoir attiré l'attention d'un petit public, et d'avoir provoqué les travaux de chercheurs plus consciencieux, plus érudits, pourvus d'un meilleur outillage et plus croyants que moi-même dans l'avenir de la science. En écrivant ces arides essais, en lassant, de 1892 à 1902, la patience des bénévoles auditeurs de l'Ecole Hermétique, par des conférences hérissées de terminologies extraordinaires, j'ai tout au moins, avec quelques rares partisans, fait le tour des ésotérismes ; pour mon compte, j'ai exploré toutes les cryptes, avec la plus fervente sincérité, avec le plus vif espoir, avec la certitude de réussir, et je n'ai réussi qu'en abandonnant ces désirs ; c'est à croire que les sciences occultes sont femmes, et s'offrent à qui les dédaigne.

J'ai eu, très tôt, la chance de connaître les illuminés occidentaux, surtout L.-C. de Saint Martin, et par lui le génial Jacob Bœhme, dans l'œuvre touffue duquel sont en raccourci la théosophie pré-krishnaïque, la philosophie allemande et la philosophie moderne ; de là, je vins aux mystiques catholiques, et je vérifiai, par la fréquentation de ces deux courants, la commune illusion qui nous fait chercher bien loin les trésors que la Providence présente à portée de notre main ; nous ne courons qu'après ce que nous croyons caché ; nous ne connaissons rien de notre propre religion, elle ne nous intéresse pas, et cependant son dogme et sa liturgie sont l'exposé le plus complet du savoir intégral qu'il y ait actuellement sur terre ; ce que les théologiens ont écrit n'est pas le vingtième des vérités

que ces formules renferment. Tout est dans le catholicisme, aussi bien la science du minéral que celle de l'âme, l'art du prince comme celui du médecin, le pouvoir du thaumaturge comme les combinaisons du sociologue. L'opinion que j'exprime ici n'est pas celle d'un fidèle de l'Eglise de Rome, mais d'un disciple direct de l'Evangile, auquel on tend trop à substituer aujourd'hui les religions orientales comme pseudo-tabernacles de l'unique vérité.

C'est ainsi que je fus conduit à faire connaître Bœhme, Gichtel, Law, ces mystiques, si généralement ignorés en France, qui, quoique protestants, s'élèvent, à mon avis, aussi haut que les docteurs et les saints les plus célèbres de l'Eglise de Rome.

Toutefois, et sans doute, va-t on me trouver décidément orgueilleux, aucun de ces génies, auxquels l'humanité a pourtant dressé de si magnifiques autels, aucun d'eux ne satisfaisait complètement mon désir d'une science que je rêvais pratique, vivante, harmonieuse et inattaquable.

Car si Bœhme et saint Jean de la Croix se ressemblent, Swedenborg et Paracelse diffèrent, comme diffèrent et s'opposent le catholicisme, le babisme, l'islamisme, le bouddhisme, le brahmanisme et *tutti quanti*. Il ne faut pas mettre de la sentimentalité dans l'examen des notions théosophiques. Il n'est pas vrai que les religions soient unes, il n'est pas vrai que les ésotérismes soient uns : leurs adeptes ne s'entretueraient point alors, ni par le glaive, ni par la calomnie. Les phrases à trémolos des unificateurs à outrance naissent d'un vice de logique. Tout est dans l'Absolu, disent-ils, donc les formes du relatif sont unes également. Eh bien ! non, la Trimourti n'est pas la Trinité chrétienne ni le ternaire pythagoricien ; Jésus et le Bouddha ne sont pas le même principe, ni deux fonctions du même principe; la Gnose et l'Evangile ne conduisent pas au même but.

Il faut lire dans les textes ce qui y est, et non ce que l'on souhaiterait y lire ; il faut observer, dans les expériences spirituelles, ce qui a lieu, et non pas ce qu'un soi-disant maître nous affirme devoir se produire ; il ne faut jamais abandonner son droit d'examen. C'est pour expliquer cela que j'ai écrit le *Fakirisme*, les *Lettres magiques*, la *Médecine occulte* et les *Initiations*.

D'où vient cette certitude, dira-t-on, et de quel droit cette allure d'autorité ? L'intellectualité contemporaine comprend peu le mystique; je ne me donne pas comme tel; ce mot représente à mes yeux quelque chose de si élevé que je n'en fais que mon idéal; serai-je à moi-même mon propre critérium ? Non, je sais seulement que le Père est tout. Et, les hommes, croient que le Père n'est rien ou presque rien. Pourquoi, si deux mille ans en arrière, Quelqu'un allait par les routes, prenant les âmes d'un simple regard et les assumant jusqu'au seuil de la Lumière increée, — pourquoi ne pourrait-Il pas répéter, quand il Lui plaît, ces cures spirituelles, au gré des rencontres qu'Il provoque le long des chemins mystérieux de l'Invisible?

Mon Dieu est l'Absolu, l'essence de l'Absolu; et comme tel, Il est bien plus près de moi que le plus beau des dieux, que la plus tendre des épouses ; il suffit de ne plus écouter les créatures pour entendre Sa voix miraculeuse ; il suffit de ne plus désirer les créatures pour sentir Sa toute-puissante, Son enivrante, Son ineffable douceur.

On crie : Lao Tze, Moïse, Pythagore, saint Denis l'Aréopagite, les Rose-Croix ; ce n'est rien ; ce sont des flammèches ; ils n'ont pas vu la milliardième partie de ce qui est à voir ; et ils ont mis des gardes et construit des murs entre notre Père et nous. Cela n'est pas vrai ; il n'y a rien entre l'homme et Dieu, que sa perversion voulue. Apprendre que l'on ne sait rien, expérimenter que l'on ne peut rien, vérifier que le Ciel est là, en nous, que l'Ami nous entoure sans cesse de ses bras bénis : Voilà la leçon de Jésus, c'est cela que j'ai voulu dire en publiant enfin les *Conférences sur l'Evangile*, le *Bréviaire mystique* et le *Devoir spiritualiste*.

Pardonnez-moi, mon cher confrère, d'être si prolixe, comme j'espère que les lecteurs de cette revue me pardonneront ce en quoi ma franchise a pu froisser leurs opinions : du choc des idées jaillit la lumière.

SEDIR.

Inutile de faire remarquer que nous laissons aux auteurs toutes libertés, mais aussi toute responsabilité pour les idées exprimées.

NOTRE COURRIER

Madame,

En qualité d'abonnée par intermédiaire à l'*Echo du Merveilleux* dès le début de sa publicité, c'est-à-dire depuis plusieurs années, je viens vous demander, Madame, d'avoir l'extrême bonté de me répondre dans la colonne de la correspondance de votre publication, ou par lettre selon, Madame, votre bon désir, si *Le Secret de Mélanie et la Crise actuelle*, par l'abbé Gilbert-Joseph-Emile Combe, curé de Diou (Allier), est à l'index, oui ou non. Polonaise et très attachée au catholicisme, la foi de mes ancêtres, j'avais fait venir une quantité d'exemplaires du livre mentionné ci-dessus, pour propager le Secret de la Salette dans ma patrie et j'ai dû interrompre, ayant lu dans le numéro de l'*Echo du Merveilleux* du 15 septembre 1909 au renvoi de la page 359 (N° 305) que cette œuvre est à l'index.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

MARIE, comtesse de POLENTA WOLMER,
née de NALZCA GORSKI.

château de Wierajcie, Gouvernement de Kowno,
par Gorzdy, Russie (Pologne), 1910, le 12 septembre.

Je désire, en l'honneur de la sainte Vierge, publier un fait qui m'est arrivé et dont j'affirme l'entière exactitude. Les premières années de mon mariage, j'habitais chez mon père avec mon mari, nous avions une chambre qui donnait sur le jardin des Plantes, j'avais une petite statue de la sainte Vierge, de 28 centimètres de haut en porcelaine blanche. En faisant ma chambre, le domestique avait placé cette statue sur la fenêtre, un courant d'air étant survenu fit tomber la statue dans le jardin, de la hauteur d'un second étage, la tête de l'Enfant Jésus fut cassée, on me rendit les deux morceaux que je recolais avec le doigt et un peu de salive.

Quelques jours après, étant allée à la campagne, je laissai ma statue sur la cheminée où se trouvait suspendu un miroir de la grandeur d'un petit tableau, ayant à peu près 50 cent. sur 60 de large. En rentrant dans ma chambre, je trouvai le miroir détaché du mur et reposant sur la tête de la sainte Vierge qui est restée intacte et que j'ai toujours conservée.

Je peux la montrer aux personnes qui désireraient s'en assurer.

Générale BACHELIER.

1) Feuilleton de l'*Echo du Merveilleux* du 1er octobre 1910

LE COUPLE DIVIN

(Fin)

« Nous étions à la plus haute minute d'un amour. Nulle possession ne pouvait être plus éternelle. Toutes les femmes du passé avaient disparu. Seule, elle survivait sur les décombres de mes tendresses inutiles. Elle ne s'étonna point de mon angoisse, et s'abandonna sur mon épaule. Je tremblais comme si un grand mystère allait être accompli ; — et, en effet, il s'accomplit :

« — Je comprends, mon bien-aimé, le trouble infini qui vous transporte, murmura-t-elle, et moi-même rien ne me serait plus doux que de m'évanouir sur votre cœur. Mais, écoutez-moi, puis vous agirez selon votre décision. Je suis si pure que les Destinées sont mes confidentes. Je sens que tous les deux nous sommes créés pour d'autres devoirs que ceux de la Race ou de la Volupté. Aimer un seul être, ô folie mesquine! Notre cœur est assez grand pour aimer la terre et les étoiles — et au delà. Vous me l'avez avoué, les coupes où vous avez bu ne vous ont jamais satisfait. Je ne suis qu'une femme. Pourquoi recommencer une expérience vaine ? Pourquoi augmenter la douleur de l'univers ? Nous avons un geste plus splendide à achever sur la terre. Pourquoi nous acheminer à pleurer tous deux quand nous pourrions sécher tant de pleurs ? Mais vous déciderez de notre double vie ; — faites, recommencez la vieille erreur charnelle... Et dans quelques instants vous n'aurez plus d'idéal, mais seulement une maîtresse de plus.

« Quelle grâce, continua Isyas, me donna le courage d'écouter l'avis de cette vierge ? Nous retournâmes ensemble silencieux et sans baisers vers le grand manoir vide, où la pureté veillait. Jamais cependant telles amours n'avaient réuni deux êtres, et le soir quand la lampe s'éteignant nous désunit, elle tomba dans mes bras, chaste et exaltée :

« — Rien désormais ne pourra nous séparer, dit-elle, ni l'existence, ni la mort, car rien de charnel ne nous unit, nos liens ne peuvent être brisés. Elle parla longuement, comme en extase ou en rêve. Elle expliquait le miracle, le faisait logique, obéissant. Elle énumérait les puissances de l'âme, qu'ignore tant l'aveugle et sourde humanité, elle la montrait libre des sottes cloisons du corps sachant émigrer là où elle se sent attirée. Et d'un geste qui désignait l'infini, elle suscitait l'Ame suprême, la Force universelle dont nous ne sommes que des étincelles et qui est le chemin de feu par lequel les autres âmes, ses filles, s'appellent, se rencontrent, s'embrassent parfois jusqu'à la mort, parfois jusqu'à l'amour :— Puisque nous avons vaincu nos passions, s'écriait-elle, nous sommes réellement semblables aux dieux. Nos âmes sont libres, donc inséparables. Sa parole était prophétique. Plusieurs années s'écoulèrent où j'eus à lutter obscurément contre moi-même, elle me guida dans sa bonté parfaite. Maintenant Dieu habite dans nos deux cœurs qui par lui ne sont qu'un.

« Sa parole était prophétique. Elle est allée endoctriner l'Amérique, tandis que je reste dans l'Europe grondante et périlleuse, défendant le trésor des immortelles vérités. Et jamais cependant, malgré l'Océan, nous n'avons été séparés l'un de l'autre, comme elle ne l'affirmait dans une intuition sublime. En elle, en sa présence continuelle à mes côtés, j'ai puisé la force d'être pur, c'est-à-dire invincible.

« Et ceux et celles qui s'approchent ne reçoivent plus que la consolation et le bonheur, grâce à elle, mon atmosphère est un bienfait. C'est qu'elle y est toujours, malgré la distance. Vous savez les miracles de la « télépathie », les élans de la sensibilité crue faussement captive — et capable pourtant de traverser les espaces pour rejoindre le but aimé. Sans cesse entre elle et moi, cette télépathie se réalise. Et tenez, restons silencieux. Nous avons trop pensé à elle, pour qu'elle ne soit pas près de nous. »

J'avais écouté sans interrompre même d'une question la parole lente et décisive, le récit surhumain d'Isyas. Je bénissais la destinée clémente qui m'avait fait le disciple d'un tel maître. Une voix dans moi-même, malgré la révolte de la chair, me disait que tout cela c'était la vérité, qu'il ne valait la peine de vivre que si l'on surpassait la vie.

Devant nos yeux, le soleil baissait son visage pâle ; la grâce des horizons était mystique. Les pierres du cimetière joyeux frémissaient d'une vie secrète. Tant d'amour tourbillonnait autour de moi que les larmes, sans que je m'en fusse aperçu, me jaillissaient des yeux. La Lointaine Adorée était-elle présente ? Peut-être. Je ne la voyais point, moi, n'en étant pas digne ; je la pressentais seulement à l'ivresse qui me baignait tout entier. Mais lui, Isyas, mon maître, il la voyait sûrement, il la voyait elle-même au-delà des tombes, au delà des forêts et des monts, au delà du soleil... Ses yeux s'illuminaient davantage, son visage se transfigura. Le Couple divin était réuni par le Mystère dans l'Amour.

Jules Bois.

Nous rappelons à nos lecteurs que ce qui concerne la rédaction et les réclamations doit être adressé à Mme E. Gaston Mery, 6, avenue Gambetta, à Clichy (Seine).

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.